

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payables à l'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

8ME ANNEE, No 402 - SAMEDI, 16 JANVIER 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



1. Casgrain, proc.-général ; 2. Flynn, terres de la couronne ; 3. Hall, trésorier ; 4. Beaubien, agriculture ; 5. De Boucherville, Premier ; 6. Taillon, ministre sans portefeuille ; 7. Masson, ministre sans portefeuille ; 8. McIntosh, ministre sans portefeuille ; 9. Nantel, travaux publics ; 10. Pelletier, sec.-prov.

LE CABINET DE BOUCHERVILLE

Photographies Livernois - Photogravures Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 JANVIER 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Souvenir de jeunesse, par Eugène Dick.—Chronique, par Geneviève.—Poésie : La pensée messagère, par Aristote Dody.—C'était un rêve, par J. Martin.—Le cabinet de Boucherville.—Le bâtiment en feu, par X. Vincy.—Au cercle des Échecs de Paris.—La grande tour de l'Exposition de Chicago en 1893, par J. St-Elme.—Graphologie, par Dr L. A. Fortier.—Notes et faits.—Jeux des mains (avec gravure)—Nouvelles à la main.—Le gagnant de la prime de \$50.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite)—Problèmes d'Échecs et de Dames.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Portraits des membres du cabinet de Boucherville : MM. Casgrain Flynn, Hall, Beaubien, De Boucherville, Taillon, Masson, McIntosh, Nantel, Pelletier.—Au cercle des échecs de Paris : Les trente parties d'échecs jouées simultanément par M. Rosenthal, champion français.—A la campagne : Le retour de l'Église.—Plan de la grande tour projetée de l'exposition de Chicago.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LE GROS LOT

M. C. Mailhot, de Trois Rivières, a gagné la prime de \$50 00, au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ.

SOUVENIR DE JEUNESSE

JUIVERIE

I

Vous désirez, mon cher directeur, que je m'installe, à mon tour, dans votre fauteuil éditorial et que je fasse un bout de causerie avec les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ....

Soit. J'y consens.

Seulement, je vous prévient que je suis babilard comme une.... jolie femme, lorsque je me trouve bien assis et que j'ai une plume entre les doigts. Avec cette restriction toutefois que, loin d'être une jolie femme, je suis au contraire un vilain "grognon d'homme" qui vient de doubler le cap sourcilieux de la quarantaine et voit avec une certaine mélancolie, le susdit cap noyer ses lignes abruptes dans le brouillard du passé.

En outre, ne paraîtraï-je pas un peu guindé et gêné "dans les entourures," à la tête du journal, moi qui ai toujours, jusqu'à présent "ferrailé" dans les rangs de la collaboration, au milieu des voltigeurs de la plume, y apportant mes façons

d'avancer, de reculer, de pirouetter, sans causer trop d'émoi?...

Tandis qu'ici, hum !

Faut du décorum.

Ma foi, laissons là ces précautions oratoires, qui dissimulent mal mon embarras de chroniqueur, et prenons le taureau par les cornes

Ce qui veut dire en bon français : Allons-y gaiement !

** De tous les livres que j'ai lus, et Dieu sait s'il m'en est entré par les yeux dans le cerveau ! je ne sache pas qu'aucun ne m'ait fait éprouver une jouissance plus réelle, plus intime en quelque sorte, que ceux de M. Edouard Drumont sur les Juifs et la juiverie financière.

Non pas que je m'épanouisse à voir tomber drus comme grêle, sur les échines maigres et souples de ces descendants de Barrabas, les coups de triques de la chrétienté, et ce pour le seul plaisir des yeux....

Je suis d'humeur sociable et de philosophie tolérante, Dieu merci.

Que les Juifs soient de tristes sires, quand ils sont pauvres, et des vampires insatiables, lorsqu'ils tiennent la banque,—je ne le nie pas.

Qu'ils aient fini par accaparer la fortune publique partout où on les a laissés tripoter, dans l'ombre d'abord, puis au grand jour de la spéculation,—l'histoire est là pour le dire.

Qu'ils forment entre eux une véritable franc-maçonnerie financière où le mot d'ordre est de rançonner et ruiner le chrétien,—j'incline à le croire.

Que les richesses acquises par les grands banquiers juifs soient autant de sang sorti des veines chrétiennes pour n'y plus rentrer sous aucune forme,—j'en demeure d'accord.

Qu'enfin ces ennemis jurés de notre mets national, le bon gros lard canadien, constituent une émigration détestable, encombrante, pis que cela, nuisible,—je le proclame bien haut.

Mais, encore une fois, ce n'est pas pour toutes ces raisons financières, économiques ou.... patriotiques que j'en veux aux descendants de Sem....

—Hé ! pourquoi donc, alors ? me dira-t-on.

—Tout bonnement parce qu'un de ces bons apôtres m'a joué un tour pendable et m'a fait poser de la belle façon, moi, un chrétien.

Laissez moi vous raconter la chose en deux mots.

C'est un souvenir de jeunesse.

** En l'an de grâce 1883, je venais (pour mes péchés) de commettre un.... drame.

Cet enfant chéri de mon cerveau s'appelait : *Le dernier jour des Hurons*.

Le mioche, effronté comme ses pareils de tous les pays, ne demandait qu'à grandir vite et à faire son apparition sur la scène le plus tôt possible.

Il se croyait appelé à régénérer le théâtre canadien, naturellement, et à faire son entrée dans le monde dramatique par un succès.... "bœuf," là, tout de suite, ni plus ni moins.

O jeunesse ! O illusion !

Mais comment, lorsqu'on est père,—et qui plus est, père littéraire,—résister aux câlineries d'un enfant de sa plume, fraîchement issu de votre cerveau !

Je ne le tentai même pas.

D'ailleurs, l'eussé-je voulu, que la fatalité aurait eu bien vite mis le holà sur mes velléités de sagesse : elle venait, en effet, à point nommé, me faire rencontrer ce que je cherchais....

Un impresario pour monter ma pièce !

Le digne homme ! Il s'appelait L*** et descendait, en ligne droite ou croche,—on n'a jamais pu savoir,—du troisième fils de Jacob.

Pour preuve, il avait un nez, mais un nez, oh ! là ! là ! comme on n'aurait pas trouvé son pareil dans toute la *Judengasse* de Francfort et le *Ghetto* de Rome.

Avec cela, bon acteur, absolument maître de lui, la figure exsangue et flasque, le regard atone, mais perçant....

Bref, un de ces types qu'on voit dans les tableaux du crucifiement !

** Nous tombâmes vite d'accord.

Ma pièce fut montée avec l'aide d'amateurs qui avaient déjà vu le feu.... de la rampe.

Le village de Lorette nous fournit de vrais Hurons, en chair et en os, bronzés à plaisir et reproduisant au mieux le type de l'antique race de feu *Kondiaronk*.

Nous eûmes répétition sur répétition,—si bien qu'au grand jour de la représentation, après une parade en costume dans les rues de Québec, la salle Jacques-Cartier se bonda et.... les chaudières de recette aussi.

Il ne fallut rien moins, en effet, que ces vases singuliers,—que le regard de mon souvenir voit encore,—pour recueillir les centaines de *trente sous* ou d'*écus* donnés à la porte.

Je me disais, voyant ces cascades de pièces d'argent ruisseler dans les susdites chaudières :

—Ma fortune est faite !

Mais vous allez voir !

** Après la représentation, qui fut un joli succès—ce qui me console un peu de mes déboires ultérieurs—L*** me dit :

—Nous compterons demain.... Il y a un tas d'affaires à régler !.... Je n'ai pas la tête à moi, cette nuit.

—C'est trop juste, lui répondis-je. Mais demain, il me faut retourner chez moi, au *Château*... j'ai des malades qui m'attendent....

—Alors, le premier jour libre. Disons jeudi.

—C'est entendu. A jeudi.

** Le jeudi suivant, voyage blanc.

Mon Hébreu était parti pour Montréal, après m'avoir laissé un mot chez sa femme.

—Nous jouons à Montréal la semaine prochaine, me dit cette aimable épouse. Vous viendrez, c'est entendu.

—C'est que, madame....

—Pas de raisonnement qui tienne !.... Il le faut.... C'est mon mari qui serait furieux !....

—Alors, c'est différent, madame.... Du moment que votre mari serait furieux si....

—Positivement.... Il m'a bien recommandé d'insister auprès de vous, l'auteur.... Nous ferons un argent fou.

—Ah ! vous croyez que nous ferons !....

—N'en doutez pas.

—Je ne doute plus.... Vous avez une manière de persuader qui....

—Je vous écrirai quel jour il vous faudra venir nous rejoindre.

—Trop aimable, madame.... je vous baise les mains.

—Ne baisiez rien du tout et n'oubliez pas de venir.

Je sortis en murmurant : Sirène !.... et bien décidé à faire le voyage.

Ne devais-je pas suivre ma pièce !

** Voilà pour quelle raison,

.... pendant l'horreur d'une profonde nuit

du mois de juin 1883, le train du *chemin de fer du Nord* dégurçait, non sans avoir toussé beaucoup, une horde de Québécois sur la plate-forme de la gare du *Mile End*.

Cette "chose sombre",—comme dirait le plus grand des Victor,—se perpétrait en plein mois de juin de l'année 1883

Après quelques minutes de cette confusion inévitable qui suit tout débarquement précipité, la susdite horde se glissa dans des voitures de place, gagna l'intérieur de la métropole canadienne par la rue Notre Dame, tourna l'angle de la rue Saint-Vincent et finit par s'arrêter en face de l'hôtel Richelieu.

A la clarté du gaz, les Montréalais noctambules purent alors voir s'engouffrer dans cet antre du sybaritisme une vingtaine d'individus à types étranges et dont les allures myastérieuses furent remarquées.

Le bruit se répandit que les Québécois, alliés aux Sauvages de Lorette, venaient d'envahir Montréal.

Cette nuit-là, la ville de Maisonneuve ne dormait que d'un œil.

Et encore ne fut-ce qu'après s'être bien assuré que le canonier de la Ste Hélène veillerait, mèche allumée, près de sa pièce, et qu'au moindre mouvement suspect, . . . vlan !!!

II

* * Que se passa-t-il au Richelieu pendant ce sommeil agité de la grande métropole ? . . .

Les conjurés durent préparer leurs traquenards et mûrir leurs projets ténébreux, à n'en pas douter, car, jusqu'après minuit, on les entendit marcher deci delà, se parler à la cantonade, réveiller les échos endormis, par leurs rires narquois, bref, faire un tapage d'enfer dans le caravansérail de M. Durocher.

Mais ils n'entreprirent toutefois rien de grave, puisque, au grand jour, on vit les portes de l'hôtel se rouvrir devant eux pour les jeter dans la circulation urbaine.

Une grande tapissière, — attelée de je ne sais plus combien de chevaux, — les attendait, occupée déjà par des musiciens appuyés sur des cuivres aussi gros que bizarrement contournés.

Canadiens, Hébreux et Hurons s'y installèrent, et la lourde machine se mit en marche avec une lenteur majestueuse.

Aussitôt les cuivres éclatèrent, la peau d'âne du gros tambour vibra, les timbales se heurtèrent . . .

Ce fut un beau tapage !

Les gamins de dix rues avoisinantes accoururent, comme des moineaux francs, il firent cortège au chœur harmonieux.

* * L'auteur, qui mettait en branle tout ce monde couvert d'oripeaux, suivait pédestrement, d'un pas léger, regardant les "naturels" de l'endroit avec des yeux qui disaient clairement :

"Hô ! hô ! mes amis, vous trouvez les Québécois arriérés et encroûtés dans une routine séculaire ? . . . Eh bien, je suis venu vous montrer de quel bois nous nous chauffons, nous, les capitalistes."

(Vous n'êtes pas sans savoir, chers voisins de la métropole, comme ce Québec est vain de son titre de capitale ! . . . Si ça ne fait pas pitié ! . . . Une ville qui n'a seulement pas de ces petites . . . "guérites" municipales, où le Canadien, talonné par un besoin physiologique, puisse se dérober à la vue de ses compatriotes pour payer un modeste tribut à dame Nature ! . . .

Mais chut ! . . . Québec est chatouilleux et n'aime pas qu'on l'échenille.)

Pourtant je n'allai pas loin.

Comme le véhicule bruyant débouchait dans la rue Notre-Dame, répandant autour de lui des flots d'harmonie, un loustic s'écria d'un ton convaincu, en me regardant : — Ça, c'est de la blague !

Je sentis mon enthousiasme tomber à plat, comme un ballon qui crève, et je rebroussai chemin, abandonnant lâchement mes alliés hurons et mes compatriotes québécois.

Pardon, vieux amis.

Mais le loustic en question disait cela avec un tel accent de sincérité !

* * La journée se passa donc laborieusement, à "chauffer le four" et à battre la grosse caisse.

Mais — ô imprévoyance humaine ! — pendant que mon impresario "montait son affaire" avec cette habileté juive qui ne dédaigne aucune minutie et "chauffait le four," au figuré, comme je viens de le dire, les fils de Kondiaronk, eux, se le chauffaient, au propre.

Tant et si bien que, le soir venu, ils étaient d'une gaieté . . . inquiétante.

Nous attribuâmes cet état de leur esprit à l'influence qu'avait dû exercer sur eux l'aspect des belles rues qu'ils venaient de parcourir et des jolies femmes qui les avaient . . . admirés.

Ces "fils de la nature" ne sont ils pas toujours un peu enfants, quelque soit leur âge !

Quoi qu'il en fût, mes gaillards se conduisirent sur la scène presque aussi librement que s'ils eussent été dans leur bourgade, retour d'une ex-

pédition en pays ennemi, avec force scalps suspendus à la ceinture.

Leur danse guerrière, surtout, à la fin de la représentation, offrit aux regards étonnés des spectateurs certains pas inédits fort peu . . . orthodoxes et une cacophonie de hurlements beaucoup trop . . . nature pour des oreilles civilisées.

Ajoutons qu'un des principaux rôles, bien rendu à Québec par un amateur, fut à peu près improvisé par un monsieur européen, mandé exprès de New-York, et qui avait négligé d'apprendre le susdit rôle.

Jugez s'il dut y mettre de la "couleur locale !"

Quant à la recette, elle ne put qu'être assez ronde, car nous eûmes une bonne salle, en dépit d'une diablerie de petite pluie, fine, serrée, persistante, qu'une brise carabinée de vent d'est avait apportée sur ses ailes, dans l'après-midi.

Qui sait si cette brise vengeresse n'avait pas originé de la colline sacrée du Golgotha, avec mission de contrecarrer une "juiverie" en train de se perpétuer !

Mais abrégéons.

* * Quand le Théâtre Royal fut évacué, je me mis en quête de mon impresario.

Je le trouvai au contrôle, fort occupé en apparence et se démenant avec des gestes d'homme absolument surmené.

Avant même que j'eus ouvert la bouche, il me dit d'un ton lamentable :

— Ah ! cher ami nous sommes refaits ! . . . Mince, mince recette . . . Et des dépenses ! . . . Des dépenses ! . . . Je ne sais vraiment pas si je pourrai solder notre note d'hôtel ! . . . Enfin, comptez sur moi . . . Demain, nous filons à Trois-Rivières, où nous comblerons notre déficit, — j'y compte bien.

Et il se laissa choir sur une chaise, de l'air d'un malheureux qui va trépasser.

Allez donc demander des comptes à un mourant !

Je m'éloignai sur la pointe des pieds pour ne pas troubler les derniers moments de ce juste . . . en Israël.

* * Le lendemain soir, nous jouions à Trois-Rivières.

Je dois ce témoignage à la charmante cité de Laviolette qu'elle nous fit un cordial accueil.

Nombreuse assistance, mains bienveillantes applaudissant ferme, du beau sexe en quantité et . . . en qualité, de la tenue dans un auditoire bien élevé : — voilà le bilan !

Maitre L*** s'était il "refait", cette fois-ci, après l'"avoir été" ?

C'est ce que je voulus savoir, la représentation finie.

Mais, à ma vue, il eut une nouvelle crise d'épuisement nerveux, et cette fois si violente, qu'instinctivement je portai la main à mon gilet pour y chercher un stimulant quelconque. — Habitude de médecin.

Mais lui, avec un geste accablé :

— Ce n'est rien . . . La fatigue . . . Demain, à Québec.

Je laissai le pauvre hère regagner son hôtel et son lit, me reprochant avec sévérité d'avoir eu un instant la pensée de parler finance à un homme qui semblait n'avoir plus que quelques minutes à vivre.

* * Ai-je besoin d'ajouter que, le lendemain, lorsque je me présentai à la pension du compatriote de feu Mardochee, on m'apprit qu'il avait levé le pied depuis quelques heures ?

Il doit être, au moment où j'écris dans quelque judengasse, jouissant de la considération qu'il mérite par ses exploits contre les goyms canadiens.

N'est-ce pas écrit dans le Talmud que c'est œuvre pie pour un Juif de dépouiller un chrétien !!

CHRONIQUE

Passées, les fêtes de Noël et du Premier de l'An.

Passées, les heures joyeuses des enfants rêvant cadeaux plein les souliers de Noël ; ou, grignotant dès l'aube du 1^{er} janvier, ce que le petit Jésus avait déposé — doucement, chut ! pour ne pas l'éveiller — dans le bas le plus long, au pied de la couchette.

Passés, aussi, les quarts d'heure songeurs des papas, des mamans, des amis surtout.

Ensemble, les premiers ont peiné pour donner à Mignon et Mignonne, et à tous les grands enfants, des étrennes suivant le goût, le penchant de chacun.

Vous, les amis ! Réjouissez-vous ! Elle est loin, bien loin déjà, l'heure, où, inquiets, nerveux, vous scrutiez de l'œil le brillant étalage des marchands, colloquant ainsi avec votre gousset :

— Encore ces chères étrennes ! . . . Il n'y aura donc jamais moyen de s'en débarrasser ? Trois cent soixante-cinq jours dans une année ? Non ; c'est impossible ! . . .

— Pas de récriminations, faussetait une petite voix de la poche, il faut donner.

— Donner, donner, mais je n'ai rien.

— N'importe, reprenait l'impitoyable, on attend de vous. C'est la Noël, c'est le Jour de l'An ! donnez !

Et, le dos en rond devant les exigences de la vieille coutume, vous avez fait, ce jour-là, un vilain trou dans la bourse et un terrible accroc à votre humeur !

Passé, messieurs — ou à peu près — le temps où approvisionné *ad infinitum*, de cartes gravées, imprimées, fioriturées, vous avez parcouru bravement — j'allais dire, les stations du Calvaire — vous avez visité bravement des centaines de connaissances à mille titres d'amitié, n'omettant point, oh non ! n'omettant point surtout les familles marquées d'une soirée à l'horizon.

Là-bas, dans le domaine des choses disparues l'événement Bernhardt. Partie Sarah ! Vous que notre poète lauréat a chantée, vous que le public canadien, grisé par votre talent transcendant, a acclamée au nom de la France . . . Entendez vous les échos redisant "La France est là, Hourrah !"

91 est allée rejoindre les grands disparus de la scène

Plaisirs, douleurs, l'année passée les emporte car il est écrit que rien ne doit durer ; les tablettes du temps sont bien périssables.

Seul, le souvenir survit. La note joyeuse qui vibra l'an dernier résonnera encore à nos oreilles charmées, comme aussi, hélas ! retentiront tristes et plaintifs toujours, les gémissements arrachés au cœur lorsque, après un suprême adieu, l'être chéri s'en est allé dormir dans la froide couche des morts.

Bienvenue à 92 !

C'est le soleil levant et il faut toujours respecter, sinon flatter, le gouvernement au pouvoir . . . d'après les lois constitutionnelles.

Hommage donc à la nouvelle année ! Et quoi que nous soyons en face de l'inconnu dont le voile ne laisse pas d'effrayer un peu, croyons aux jours sereins, aux petits ciels tout bleus qu'il nous dérobo.

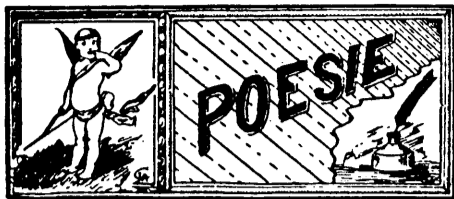
Sil n'est pas passé, lecteurs, le temps de vous offrir mes vœux, je vous prie d'accepter ceux qu'on peut résumer et réunir dans un seul mot : Bonheur !

Geneviève

Chrétiens, sanctifiez donc vos joies : mais sachez aussi vous laisser sanctifier par vos douleurs.

Avec Dieu c'est : Qui perd, gagne. — Qui se fait pauvre pour lui, s'enrichit. — Qui se fait petit, devient grand. — Qui pleure, va à la joie — Qui donne, reçoit. — Qui meurt à soi, vit à Dieu. — Qui quitte tout, trouve tout.

Eugène Dick



LA PENSÉE MESSAGÈRE

Le sein de mon amante
Sera-t-il ton doux rid ?
Petite fleur charmante
Mon cœur tremblant te suit.

Dis-lui qu'elle a mon âme
Et quels sont mes tourments :
Qu'une éternelle flamme
Embrase tous mes sens.

Si le sein que j'adore,
Qui te doit recevoir,
Palpite et se colore,
Ah ! fais-le moi savoir....

Va, gentille pensée,
Douce fleur des amours,
Longtemps je t'ai pressée,
Dis-le lui bien toujours.

ARISTE DODY.

Paris, 1891.

C'ÉTAIT UN RÊVE

Oui, c'était un rêve, une de ces douces illusions comme on en a souvent à cet âge si tendre où l'on compte à peine vingt ans ; à ce moment où nos facultés intellectuelles commencent à être éclairées par une raison naissante qui veut tout comprendre et qui s'égaré souvent dans des idées chimériques. C'est ce qui m'est arrivé à cette époque de la vie et ce n'est sûrement pas un fait isolé, car, quel est celui qui, à vingt ans, ne laisse pas errer dans une course effrénée son imagination, cette *folle du logis*, comme on a bien voulu l'appeler, et qui, guidée par une conscience juste et éclairée nous permet de concevoir tant de belles choses utiles à l'humanité ?

A cet âge là, dis-je, j'ai été bercé un jour pendant une heure dans une profonde rêverie que je n'oublierai jamais, tant mes sens en ont été vivement impressionnés. Au fait voici ce qui s'est passé :

Je me figurais que j'étais grand-père. Après une agréable soirée littéraire avec plusieurs de mes amis où nous avons causé de philosophie, de morale, des devoirs envers la famille, ma pensée s'était arrêtée sur les dernières réflexions émises par chacun de nous sur l'avenir de la société actuelle. Je me disais et je reconnaissais aisément que nous étions des êtres perfectibles, mais qu'il restait encore beaucoup à faire dans cette voie de progrès qui nous conduit vers le bien.

Tout en cherchant à mettre de l'ordre dans ces idées, je ne m'apercevais pas, tant j'étais préoccupé par le but que je poursuivais, que je fatiguais mon cerveau. Aussi, après quelques minutes, mes yeux se fermèrent tout d'un coup et je m'endormis d'un profond sommeil.

Au bout d'un temps plus ou moins long, dont je ne saurais préciser la durée, il me sembla que j'étais dans une vaste salle d'un antique manoir, richement décorée de meubles anciens et de tableaux d'art d'une beauté incomparable, le tout ayant appartenu à une duchesse célèbre par son esprit et ses charmes au dix-huitième siècle. Aux fenêtres qui rappelaient par leur forme architecturale les chefs d'œuvre admirables de la Renaissance et qui prenaient le jour sur une campagne ravissante, étaient suspendus des rideaux aux fines broderies ; sur le parquet ciré de la veille et reluisant de propreté, on avait étendu un riche tapis couvert d'arabesques splendides ; dans l'âtre

immense d'une cheminée monumentale flambait un feu que je me plaisais à attiser et auprès duquel je me chauffais, étendu dans un fauteuil moelleusement capitonné, car nous étions au 25 décembre et l'hiver était rigoureux. Aux quatre coins de la salle étaient suspendues des panoplies complètes, parfaitement conservées, et qui avaient appartenu aux possesseurs de ce château princier, à ces preux dont l'origine remontait aux Croisades.

Mon vieux chien dormait, étendu près de moi, ses pattes de devant touchant presque le foyer ; il paraissait inquiet, le pauvre Sultan, lorsque ma toux sèche le réveillait, et il me lançait à la dérobée un regard plein de douceur et de tendresse. Tout près de lui, un jeune chat jouait avec un morceau de papier, ou venait de temps en temps le provoquer en lui sautant sur le dos et en pirouettant avec cette grâce caractéristique de la race féline. Je réfléchissais à l'inanité des choses d'ici bas, quand un coup de sonnette me tira de ma rêverie.

Toutes les cloches de la ville annonçaient en ce moment que le Sauveur était venu au monde. De tous côtés, les gens s'étaient rendus à l'office divin malgré une épaisse couche de neige et la bise glaciale qui soufflait cette nuit là, veille de la Noël.

Qu'importe, et qui pouvait venir me voir ?... Devenez grand père pour un instant, et vous comprendrez que ce ne pouvait être que mes petits-enfants accompagnés de leur père chéri et de leur mère adorée.

Oui, ils étaient là, tous, attendant le moment où la porte s'ouvrirait, ma fille pour me serrer dans ses bras, mon gendre pour prendre des nouvelles de ma santé et mon cher Henri, avec son aimable sœur Lucie, pour se jeter à mon cou et m'étreindre de leurs embrassements. Oh ! comme je fus sensible à toutes ces marques d'affection de ma bonne famille que je n'avais pas vue depuis huit jours, et comme je sentis couler sur mes joues ridées par les années une grosse larme de plaisir et de satisfaction. Comme je me sentais aimé par ces braves enfants et combien je les chérisais à mon tour !

Après les compliments d'usage, mon gendre m'annonça qu'il fallait réveillonner tous ensemble, ayant acheté pour l'occasion une belle dinde rôtie, un pâté de foie et quelques menues friandises, ce qui fut accepté sur le champ. Aurait-on pu refuser en se voyant si heureux ?

Tout le monde se mit à table, ma fille servant de bonne pour la circonstance, et rien d'extraordinaire ne survint pendant le repas, car les deux enfants furent très raisonnables. L'ayant prouvé d'avance.

Quand le réveillon fut terminé et le couvert enlevé, Henri s'amusa à feuilleter un album et sa sœur Lucie en jouant à la maman avec une poupée ; ma fille relut pour la centième fois peut-être un certain nombre de pages des *Misérables*, de Victor Hugo, ouvrage qui faisait ses délices, et mon gendre me communiqua les événements de la semaine, tout en lançant dans l'air la fumée bleue d'un délectable *tabaco*, me rendant presque jaloux, maintenant que je ne pouvais plus supporter l'odeur du tabac, après avoir tant fumé pendant ma jeunesse.

Il y avait environ une heure que nous étions dans cette heureuse situation, lorsque la petite Lucie s'endormit tout à coup dans un fauteuil et son frère Henri vint sauter sur mes genoux, me priant de lui raconter un de ces vieux contes du pays que je savais, disait-il, si bien lui expliquer.

Pour satisfaire ses désirs, je commençai aussitôt celui du *Prince charmant*, mais j'en étais à peine arrivé aux deux tiers, que notre bonhomme s'endormit aussi et que son père fut obligé de le réveiller lorsque le moment de la séparation arriva. Ils me quittèrent tous à contre cœur, promettant de revenir le lendemain si le temps le permettait.

Je restai abattu et presque triste en me voyant seul dans cette vaste salle, pleine de gaieté quelques instants auparavant. Je commençai à faire des réflexions, lorsque je me réveillai tout surpris, cherchant à mettre de l'ordre dans mes idées un peu confuses... Comment, n'étais-je donc pas grand père !... Pouvait-on l'être à cet âge là ?

Je me retrouvai dans ma chambre de garçon, froide et sombre, tout étonné de ne pas voir mes

chers petits enfants, les appelant par leur nom et me demandant comment cette douce illusion qui m'avait charmé et rendu heureux pendant quelques instants avait pu s'évanouir si vite.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve !...

J. Martin.

Armissan (France) déc. 1891.

LE CABINET DE BOUCHERVILLE

(Voir gravures)

L'honorable M. C. B. de Boucherville, appelé par Son Honneur le lieutenant gouverneur Angars à former un cabinet en remplacement du cabinet Mercier, renvoyé, a réussi en cette difficile besogne, et le 21 décembre 1891, à 8 heures du soir, messieurs De Boucherville, Beaubien, Casgrain, Flynn, Nantel, Pelletier, Hall, Taillon, et, depuis, MM. McIntosh et Masson ont été assermentés comme ministres de la Couronne.

La législature a été dissoute, après coup, et l'appel au peuple décidé. L'appel nominal (nomination) aura lieu le 1er mars prochain, et le vote le 8.

Nous donnons ci-dessous quelques brèves notes sur chacun des nouveaux membres de notre cabinet provincial.

L'HONORABLE M. DE BOUCHERVILLE

Président du Conseil.

L'honorable Charles Eugène Boucher de Boucherville, M. D., est sénateur pour la division de Montarville, et conseiller législatif.

Le nouveau premier ministre est le descendant du Lieutenant Général Pierre Boucher, sieur de Grosbois, gouverneur de Trois-Rivières en 1653 et fondateur de la Seigneurie de Boucherville. Il est fils de feu l'honorable Pierre Boucher de Boucherville et de Mme Amélie de Bleury. Il est né à Boucherville le 4 mai 1822, a suivi les cours au collège des Sulpiciens à Montréal et a fait ses études médicales à Paris où il a obtenu ses diplômes.

Il a été président du conseil législatif de 1867 à 1873. En 1874, il succédait à M. G. Ouimet comme premier ministre à Québec, avec le portefeuille de l'agriculture et des travaux publics. Il a été renvoyé par le lieutenant gouverneur Letellier de Saint Just, en mars 1878 ; il a été appelé au Conseil législatif en juillet 1867 et au sénat en février 1879.

L'HONORABLE M. BEAUBIEN

Commissaire de l'Agriculture.

L'honorable Louis Beaubien est le fils du Dr Pierre Beaubien, de l'université de Paris, et de dame Justine Casgrain, fille de Pierre Casgrain, seigneur de la rivière Ouelle. Son père représenta Montréal à la Chambre d'Assemblée, de 1841 à 1844, et le comté de Chambly, de 1848 à 1851.

Né le 27 juillet 1837, l'honorable M. Beaubien, fit ses études au collège de Montréal et épousa en 1864 la fille de feu le juge sir Andrew Stuart, de Québec. Il a toujours donné une attention particulière aux affaires agricoles ; depuis plusieurs années déjà il est membre du Conseil d'Agriculture de la province et président de la société d'agriculture du comté d'Hochelaga.

Son entrée dans la vie publique date de son élection à l'assemblée législative, en 1867. Il a aussi représenté le comté d'Hochelaga aux Communes de 1872 à 1874.

L'HONORABLE M. CASGRAIN

Procureur général.

L'honorable Thomas Chase Casgrain C. R. est le fils du sénateur Casgrain, de Windsor, Ont.

Il naquit à Détroit, en juillet 1852, et reçut son éducation au séminaire de Québec et à l'université

Laval. Il fut nommé conseil de la Reine en 1887. Il occupa la chaire de professeur de droit criminel à l'Université Laval de Québec. En 1883, cet université lui conféra le degré de docteur en droit.

Il a été longtemps substitut du procureur de la Couronne à la Cour d'assises. En 1886, il a été élu député de Québec Centre. En 1890, il ne s'est pas présenté.

L'HONORABLE M. FLYNN

Ministre des Terres de la Couronne.

L'honorable Edmund James Flynn, C. R., L. D., est d'origine irlandaise et naquit à Percé, comté de Gaspé, le 16 novembre 1847. Il fit ses études classiques au Séminaire de Québec et ses études légales à l'Université Laval.

Il fut nommé Conseil de la Reine en 1887. Il est professeur de droit romain à l'Université Laval. En 1878, il fut élu par acclamation, député de la Gaspésie.

Le 31 octobre 1879, il fut nommé ministre des Terres de la Couronne, laquelle position il occupa jusqu'au 31 juillet 1882 ; le 9 février 1884, il fut nommé ministre des chemins de fer. Il fut nommé solliciteur général dans le gouvernement Ross-Tailon, le 12 mai 1885 jusqu'au mois de janvier 1887, alors qu'il donna sa démission.

L'HONORABLE M. NANTEL

Ministre des Travaux publics.

L'honorable G. A. Nantel appartient à une ancienne famille française, originaire de Dieppe. Il est le fils de l'un des premiers colons de Saint-Jérôme, où il naquit le 4 novembre 1852.

Il fit son cours classique au Séminaire de Sainte-Thérèse et ses études légales, sous l'honorable juge Loranger, puis sous l'honorable J. A. Ouimet. Après trois ans de pratique dans sa profession, il se vena à la vie politique et au journalisme. Il fut successivement rédacteur du *Nord*, de la *Minerve* et de la *Presse* où il occupe encore le siège de rédacteur en chef.

En 1882, il fut élu député du comté de Terrebonne pour le parlement fédéral, dans le mois d'août de la même année il se retira pour faire place à l'honorable M. Chapleau et fut élu député à la chambre législative pour laquelle les électeurs de Terrebonne l'ont réélu aux dernières élections.

L'HONORABLE M. L. P. PELLETIER

Secrétaire provincial.

L'hon. L. P. Pelletier naquit à Trois Pistoles, comté de Témiscouata, vers 1855, et fit ses études au collège de Sainte-Anne et à l'Université-Laval. En 1880, il fut admis au barreau et pendant quelques années fut substitut du Procureur général dans le district de Québec. En 1887, il fut nommé Conseiller législatif, mais l'année suivante il fut élu à l'Assemblée législative, pour le comté de Dorchester, dont il est encore le député.

L'HONORABLE M. J. S. HALL

Trésorier provincial.

L'hon. John S. Hall, jr., est né à Montréal le 7 août 1853. Après un brillant cours d'études commencé à Lennoxville et terminé l'université McGill, il s'engagea dans l'étude du droit et fut admis au barreau en 1876. Sa nomination comme Conseil de la Reine date de 1887. Il est l'un des membres de la corporation de l'université McGill. Son entrée dans la vie publique date de son élection comme représentant de Montréal Ouest à l'Assemblée législative, en 1886. Sa réélection en 1890 s'est faite par acclamation.

L'HONORABLE M. L. O. TAILLON

Ministre sans portefeuille.

L'hon. Louis Olivier Taillon, C.R., naquit à Terrebonne le 26 septembre 1840, et fit ses études au collège Masson. Il fut admis au barreau en 1865 et nommé Conseil de la Reine en 1882. Il fut élu en 1875 député de l'Assemblée législative pour Montréal-Est, qu'il représenta jusqu'en 1886.

Il fut député de Montcalm, puis renonça à la vie politique, depuis les élections de 1890.

L'HONORABLE M. MCINTOSH

Ministre sans portefeuille. L'honorable John McIntosh, jr., est d'origine écossaise et naquit en 1842 dans le comté de Laprairie. Il a été pendant quelques années gérant du "Canadien Meat & Stock Raising Coy." puis s'est livré au commerce et à l'exportation des bestiaux en Angleterre. Il a été élu député pour Compton en 1886 et 1890. Il parle aussi bien le français qu'un Canadien-Français.

L'HONORABLE M. MASSON

Ministre sans portefeuille.

L'honorable L. J. R. Masson est le quatrième fils de feu l'honorable Joseph Masson. Il naquit à Terrebonne, le 7 novembre 1833. Il commença ses études au collège des Jésuites, à Georgetown et à Worcester, et les termina au collège de St-Hyacinthe. En novembre 1859, il fut admis au barreau. En 1878, il prit le portefeuille de la milice dans le cabinet fédéral et en 1880 il accepta la présidence du conseil, qu'il abandonna bientôt pour cause de santé. Il représenta le comté de Terrebonne depuis 1867 à 1882, alors qu'il fut nommé sénateur. Il a aussi été conseiller législatif. A la démission de l'honorable M. Mousseau comme premier ministre de Québec, il fut appelé à former un cabinet, mais refusa pour cause de santé. Il a été lieutenant gouverneur de la province depuis le mois de novembre 1884 jusqu'au mois d'octobre 1887. Il donna sa démission et fut nommé sénateur en février 1890.

LE BATIMENT EN FEU

C'était par une de ces nuits d'été où l'obscurité est si profonde que l'homme le plus courageux sent quelq' hésitation à se mettre en route. Mon ami B et moi revenions de chez M. J. L. où nous avions passé une charmante soirée à chanter, à faire de la musique, et, pour ne rien cacher, à causer avec mesdemoiselles L.

Il pouvait être à peu près onze heures et demie ; nous marchions lentement, et je m'amusais beaucoup d'entendre mon compagnon s'extasier sur l'amabilité de sa compagne de la soirée, lorsque tout à coup, j'aperçus à l'horizon quelque chose comme une maison qui brûle.

— Qu'est cela ? dis-je à mon ami en lui montrant le point brillant ?

— C'est sans doute, me répondit-il, une maison qui brûle.

— Mais, repris-je, il n'y a pas de maison là, c'est en plein milieu de la Baie.

— Tu as raison, me dit-il...

Puis, après un moment il reprit :

— Ah ! imbécile que je suis : c'est le bâtiment en feu. Vraiment, on dirait que je suis né dans les Indes, et que je n'ai jamais entendu parler du bâtiment en feu, je ne le reconnaissais pas.

— Un bâtiment en feu ! lui dis-je. Mais quel peut bien être ce bâtiment ?

— Mon pauvre ami, d'où sors-tu ? Est-ce que tu n'as jamais entendu parler du bâtiment en feu ?

— Mais de quel bâtiment veux-tu parler, lui dis-je, de plus en plus étonné ?

— Allons, reprit B, je vois bien que tu sors de la lune. Sache donc que c'est un bâtiment qui brûle depuis des années, et qui passe dans la Baie des Chaleurs, à partir de Gaspé jusqu'à Dalhousie, presque à tous les ans, et souvent plusieurs fois par année. Voilà trois ans que nous ne l'avions pas vu, et les vieux disaient qu'il avait fini son temps, qu'il ne reparaitrait plus. Voilà peut-être pour quoi j'ai eu de la peine à le reconnaître.

J'avais écouté mon ami sans lever les yeux de sur le dit bâtiment qui grossissait toujours, et s'approchait avec une rapidité incroyable. Bientôt nous pûmes distinguer la forme du bâtiment, et quelques minutes après nous pouvions voir distinctement un navire à trois mâts qui avait l'apparence d'un fer rougi au feu. Les mâts et les cor-

dages avaient également le même aspect. Sur le pont, en avant, on pouvait voir assez distinctement une douzaine d'êtres humains également de feu, se promenant de long en large. Je fis même remarquer à mon compagnon qu'on voyait deux matelots dans les mâts.

— Mon Jésus ayez pitié de leur âme ! s'écria B. Il n'eût pas plutôt prononcé ce nom sacré que tout avait disparu comme par enchantement, et nous étions privés du spectacle le plus émouvant qui ait jamais frappé mes yeux.

Lorsque nous arrivâmes chez B., grands et petits étaient dans les bras de Morphée. La nuit, je ne rêvai que de loup-garou, spectre, feu-follet, etc.

Le lendemain matin, mon premier bonjour fut d'annoncer à tout le monde que nous avions vu le bâtiment en feu, et de m'informer de son origine. Voici ce que me raconta à ce sujet le père B. :

— Il existe, me dit-il, une légende assez curieuse à ce sujet ; la voici :

« Lorsque les Anglais eurent promené sur la malheureuse Acadie le fer et le feu, un des commandants aperçut une maison qu'avaient épargnée ses soldats. Elle était bâtie dans un petit bois, tout près du rivage, et je crois bien que les soldats anglais ne l'avaient pas vue. Le commandant ayant pris avec lui quelques-uns de ses hommes, alla mettre le feu à la maison, qu'il trouva habitée par une vieille Acadienne malade. Inutile de redire les supplications de la pauvre femme auprès des soldats et du commandant ; mais tout fut inutile, et une heure après il ne restait de la maison que des charbons ardents et un amas de cendres. Mais la mère Leblanc, à la vue de ce malheur, dit au commandant :

« — Toi aussi, un jour, tu brûleras ainsi que ton vaisseau, et tu demanderas, mais en vain, des secours à mes compatriotes que tu traites aujourd'hui d'une manière si barbare. »

« La prophétie, pour ne pas dire le souhait de la mère Leblanc, s'est réalisée, et c'est le navire du malheureux commandant anglais qui vient brûler à la vue des Acadiens. Un seul homme, un malheureux pilote, de Percé, je crois, s'est avisé un soir d'aller voir ce que c'était. Le pauvre homme aurait mieux fait de rester chez lui avec sa femme et ses enfants, car il n'a jamais été revu depuis. »

Telle est la légende du "bâtiment en feu."

X. VINOY.

AU CERCLE DES ECHECS DE PARIS

(Voir gravure)

Le tournoi d'échecs du Grand Cercle et du Cercle des Echecs de Paris, a eu lieu en décembre dernier. Commencé à neuf, il s'est terminé à deux heures et demie du matin.

Trente tables, garnies chacune d'un échiquier, avaient été disposées sur deux rangées ; l'espace qui les séparait avait été réservé à M. Rosenthal, qui devait jouer, selon l'indication du programme, trente parties simultanées sans avoir le droit de réfléchir plus d'une minute par coup. Parmi les adversaires du célèbre professeur, étaient MM. Bonaparte Wyse, le général Cacerès, ministre du Pérou, le capitaine Duprey, Olarte, secrétaire de la légation du Mexique, de Souza, Mmes Ball et Talbotière. Parmi ces joueurs, il s'en trouvait plusieurs de première force, venus pour représenter le Café de la Régence, le Cercle des Echecs de Magenta et le cercle militaire.

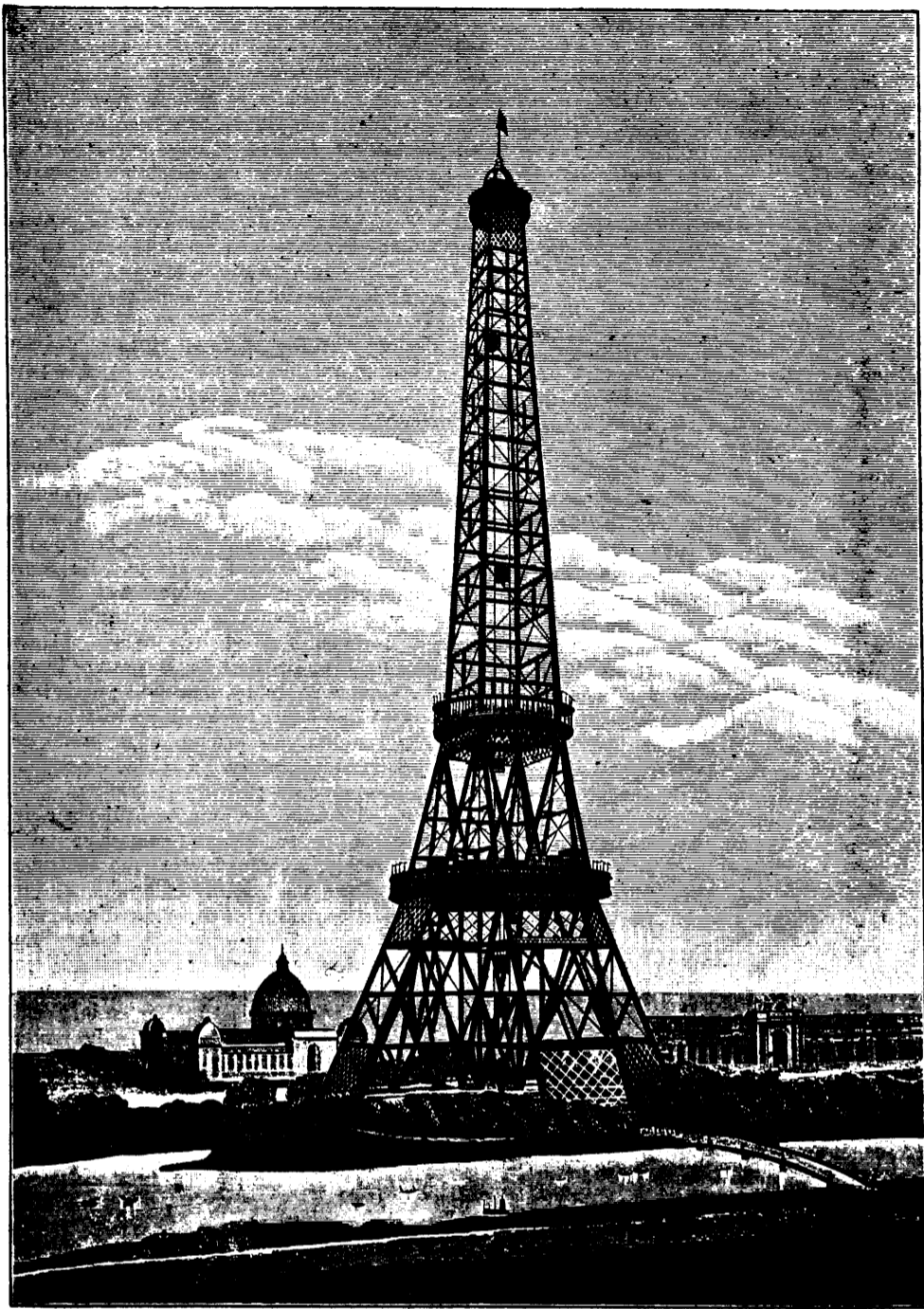
La vaste salle des fêtes du Grand Cercle où a eu lieu la séance est une merveille d'élégance et de bon goût.

Voici le résultat de la lutte : M. Debost gagne une partie. Il y a eu trois parties nulles. Les vingt-six autres ont été gagnées par M. Rosenthal.

Un orateur de club vient de recevoir un coup de poing dans l'œil et s'écrie : J'en ai vu trente-six chandelles !

M. Prudhomme, gravement à son fils.—Cela te prouve, mon enfant, la vérité de ce proverbe :

De la discussion, jaillit la lumière.



EXPOSITION DE CHICAGO.—PLAN DE LA GRANDE TOUR PROJÉTÉE

LA TOUR DE L'EXPOSITION A CHICAGO

Après bien des hésitations et des pourparlers, il a été décidé définitivement, dit l'*Engineering News*, que l'exposition de Chicago aura aussi sa tour géante.

On a toutes raisons de croire que la construction de cette tour n'entre pas dans le plan officiel : c'est une concession faite aux capitalistes américains qui, toujours pratiques, en ont assumé les frais, comptant y réaliser de gros bénéfices. Il n'en est pas moins regrettable, de l'aveu même de nos confrères des Etats-Unis, qu'une exposition qui promet d'être bien originale, du reste, doive ainsi subir la réédiction d'une idée, plus neuve, quelque succès qu'elle ait obtenu d'abord.

L'on a guère d'autres détails à fournir aujourd'hui encore sur ce remarquable ouvrage projeté que le nom de l'ingénieur éminent qui en a conçu le plan, M. Geo. S. Morison, si bien connu et estimé tant à New York qu'à Chicago. On rapporte aussi que le seul M. Carnegie, capitaliste en a garanti tous les frais de construction.

Ce que nous publions aujourd'hui n'est qu'une vue de perspective, révélant l'ensemble du plan. La tour de Chicago sera de cent cinquante pieds environ plus élevée que celle de Paris ; et comme il est aisé d'en juger, l'ingénieur américain n'a pas servilement copié son illustre devancier Eiffel.

Malgré le peu de temps qui reste pour faire ce gigantesque travail, et en dépit des difficultés que présenteront l'établissement des fondations et les précautions à prendre contre la rigueur de nos hivers américains, on peut être certain que tout sera prêt en temps ; l'activité yankee en est un sûr garant. On assure même que tous les travaux seront complétés en six mois.

Le poids de l'acier qui devra entrer dans cette tour énorme est évalué à six mille tonnes.

J. ST E.

GRAPHOLOGIE

Le MONDE ILLUSTRÉ du 28 novembre dernier nous parlait de graphologie avec un entrain charmant.

Le sujet est très nouveau pour nous, humbles lecteurs.

Entreprendre l'histoire du cœur humain d'après la forme des lettres, de leur ampleur et diversité, de leur arrangement, symétrie, conformation individuelle est une tâche saluée par les applaudissements de lecteurs et de curieux fascinés. Découvrir la pensée, la sottise, l'intelligence, les passions d'un individu par son écriture c'est de la témérité.

Autrefois, M. de Buffon disait : " le style, c'est

l'homme." Aujourd'hui, on veut absolument faire dire la même chose à la calligraphie.

Il est vrai qu'une écriture arrondie, liée, gracieuse, propre, régulière, uniforme dans sa hauteur dispose favorablement envers son auteur, tandis que nous éprouvons tout le contraire à la vue d'une écriture irrégulière, serpentine, anguleuse, négligée, ou disparaissant en elle-même au point de la rendre illisible.

Avant la tentative séduisante d'étudier le caractère de l'homme par son écriture, on avait la phrénologie. Celle-ci, entre les mains de Gall, nous donne la description ou l'examen des divers points de la surface extérieure du crâne, dans le but d'en déduire la connaissance des dispositions intellectuelles et affectives de l'individu soumis à cette investigation. La boîte crânienne étant exactement moulée sur la masse cérébrale, chaque portion de sa surface présente des dimensions plus ou moins grandes, un développement plus ou moins prononcé, suivant que la portion correspondante du cerveau est elle-même plus développée. Tout le monde sait que le cerveau est le temple de la raison, le siège unique des facultés intellectuelles et affectives, mais l'école de Gall nous dit que si les individus chez lesquels telle portion du crâne est largement développée ou forme un relief bien prononcé se font remarquer par une même faculté, un même talent, une même vertu ou un même vice, la portion du cerveau sous-jacente à cette partie du crâne est le siège de cette faculté, de ce talent, de cette vertu ou de ce vice, et en est l'organe spécial.

Et la phrénologie commande à des légions d'adeptes recrutés dans tous les rangs de la société. Mais jamais un tribunal n'a condamné un criminel quelconque d'après l'examen des protubérances du crâne ; et les savants phrénologistes sûrent toujours se contenter de l'examen *post mortem* du cerveau de tout criminel périsant dans la cellule de détention ou perdant la tête sur l'échafaud ou sous le couteau de la guillotine. A force de recherches, la science est parvenue à trouver la localisation, le siège de nos facultés intellectuelles et affectives, séparément, individuellement, malgré les criaileries du préjugé et de l'ignorant. Le fameux J. Bouilland, l'une des plus grandes illustrations médicales de France, de ce siècle, a soulevé, le premier, la question de la localisation du langage articulé dans le cerveau, et grâce aux travaux de Broca, le siège de cette faculté nous est montré occupant les circonvolutions frontales de l'hémisphère gauche du cerveau. Et récemment une expérience hardie pratiquée sur le crâne d'un enfant idiot par un médecin français provoqua l'admiration des savants : l'enlèvement d'une portion du crâne permit au flambeau de l'intelligence d'éclairer un cerveau géant inerte dans un cachot trop étroit. Malgré la précision des données scientifiques le phrénologiste doit se tenir dans la réserve, se contentant de suivre les principaux jalons jetés sur sa route pour le guider dans l'appréciation des facultés intellectuelles de ses semblables.

Mais il est préférable d'étudier le caractère de son semblable par son tempérament. En effet, le tempérament est un champ fertile en renseignements dans l'étude de l'homme ; et ce qui établit essentiellement le tempérament c'est la prédominance d'organisation et d'action d'un système d'organes sur les autres.

Tout le monde sait la grande influence qu'exerce le physique sur le moral ; mais ce qui est moins connu, c'est l'immense influence des tempéraments sur le moral ou les facultés intellectuelles, morales, et même sociales de l'homme, c'est à dire, sur son âme, son esprit, son génie, son caractère, son humeur, ses goûts, ses inclinations, sa moralité et sa sociabilité, en un mot.

Les tempéraments sanguin, bilieux, lymphatique, mélancolique et nerveux, sont les tempéraments types auxquels certains physiologistes ajoutent le tempérament érotique. Et les enseignements de la science sur l'influence de chacun de ces tempéraments sur le moral de l'homme sont tellement fondés que des casuistes sérieux admettent la nécessité de pratiquer l'indulgence à l'égard des malheureux subjugués par la violence de leur tempérament ; mais le législateur est muet à l'égard

de ces victimes. A quand le temps où un jury éclairé recommandera à la clemence du tribunal le prévenu entraîné au mal par son tempérament ? En face des renseignements et des certitudes fournies par l'étude des tempéraments, personne n'a prétendu et personne ne prétendra fuir ou dénoncer un malheureux quelconque, victime de son tempérament.

Si M. de Buffon a pu dire :

"Le style, c'est l'homme," le physiologiste est plus en droit de s'écrier : "Le tempérament, c'est l'homme."

Le phrénologue et le physiologiste donnent plus de garantie dans l'appréciation du caractère de l'homme que le graphologiste. Celui-ci soutient que l'écriture ne peut être qu'en rapport avec la main qui la produit ; c'est à-dire, ronde et pleine, si la main est ronde et pleine ; sèche et aride, si la main est sèche et aride. Une main longue et étroite lie ses lettres et incline son écriture de droite à gauche ; une main courte et large, juxtapose les siennes et, du plus au moins, relève son écriture. Une main sèche anguleuse son écriture ; une main pleine l'arrondit. Et partant de là le graphologiste enseigne que ce qui nous donne la mesure des formes doit aussi nécessairement et forcément nous donner la mesure des idées, puisque le mouvement des uns fait agir celui des autres. La main est l'exécuteur des hautes œuvres de la tête, elle agit quand celle-ci commande et n'a été donnée à l'homme que pour le servir dans ses tendances et passions.

Voilà !

D'après ce principe qui m'empêchera de dire : "la voix articulée est l'exécuteur des hautes œuvres de la tête, elle agit quand celle-ci commande et n'a été donnée à l'homme que pour le servir dans ses tendances et passions ?" Et ma demande portée sur les ailes de l'écho, ira s'anéantir dans le gouffre du ridicule.

Il n'est pas étonnant que la théorie de M. Van Berg, émule de l'abbé Michon, fasse en ce moment du bruit à Paris.

Loin de moi la prétention de refuser à la graphologie le léger secours qu'elle peut nous offrir dans l'étude du caractère de l'homme ; mais je m'en méfie dans l'étude en détail des facultés intellectuelles de l'homme.

Le graphologiste, plus que le phrénologue et le physiologiste, doit suivre les grandes lignes dans l'étude de l'homme, sinon il échappera le fil d'Ariane, qu'il croyait tenir sûrement pour s'acheminer dans le labyrinthe des suppositions et conjectures permises par ces trois études délicates.

Dans l'étude de la mort, le médecin ne doit point baser un pronostic sur un symptôme mortel isolé ; mais il doit prendre en considération l'ensemble des symptômes morbides pour juger sûrement de la somme de vitalité encore au service du patient aux prises avec la mort.

Si le tempérament peut être puissamment influencé par l'âge, le genre de vie, les habitudes, la profession, la culture de l'esprit, les études, la direction des idées, les affections morales, les passions, les excès de tous les genres, surtout les climats où l'on se trouve et les lieux qu'on habite, il n'y a rien d'étonnant que l'écriture puisse être également influencée par l'âge, l'habitude, le genre de vie, les passions, le lieu et les choses. Une plume gâtée, en mauvais ordre, est un grand ennemi qui peut compromettre notre réputation. Serait-ce sage de baser un jugement quelconque sur la signature d'un individu dans nos registres de baptêmes, mariages et sépultures ?

D'après les enseignements de la nouvelle école, angulosité des mains entraîne angulosité de l'écriture, et comme tout se fait et se tient dans la nature, et tout se démontre l'un par l'autre comme nécessité d'harmonie dans l'action, l'angulosité d'écriture révèle l'angulosité de caractère.

C'est raide !

Je serais curieux de voir les mains et l'écriture de chacun des pauvres criminels qui peuplent nos établissements publics de peine, ces lieux lugubres de châtement où l'égalité devant la loi y établit la promiscuité des conditions sociales.

Je m'arrête, en demandant au lecteur où classer les malheureux dont parlait M. Lusignan, dans une

de ses dernières chroniques, aux lecteurs de la Patrie : (Il s'agit des adresses de lettres.)

"Deviner certaines suscriptions est parfois un trait de génie. J'en ai sous les yeux que je ne saurais déchiffrer ; je ne puis les communiquer au lecteur sans avoir au préalable reconnu les lettres de l'alphabet qui entrent dans leur formation ; or, il s'en trouve, de ces lettres, qui ressemblent aux plus fantasques des animaux apocalyptiques inventés par le saint rêveur de Pathmos. Sur quelles pattes les mettre ? C'est là qu'il n'y a pas de lettres de mouche, cette excuse à la mode pour les écritures féminines négligées, mais plutôt des coups d'estoc et de taille qui ne demandent aucune excuse pour leur ambition de représenter des signes convenus."

De grâce, lecteurs, ne le mettez pas au nombre des monstres, car il doit y avoir de jolies mains qui ont commis de ces crimes contre la calligraphie.

Dr L. A. FORTIER.

St-Canut, décembre 1891.



WAGONS ÉGLISE

Les Américains sont des gens dévots paraît-il. La compagnie des wagons lits, dirigée par M. Pullman, vient de faire construire dans ses ateliers de New York un wagon tout spécialement disposé pour service d'église.

L'édifice est composé de deux parties : une petite constituant le logement de l'évêque ou de l'officiant, et l'autre, plus grande, formant l'église proprement dite.

Dans ce dernier, il y a l'autel, la chaire, les fonts baptismaux et l'orgue, et 60 à 70 personnes y trouvent assez de place pour assister à l'office divin. C'est l'évêque du Dakota qui a commandé ce wagon église à l'usage des villages situés sur la voie ferrée dans l'état du Dakota, à des distances souvent très grandes les unes des autres.

L'ANNÉE 1892

Voici la nouvelle année commencée ; le moment est donc venu de consulter les almanachs pour le nouvel an.

Les amateurs de bals masqués et de fêtes costumées pourront, cet hiver, s'en donner tout à leur aise, car la période de carnaval ne prendra fin que le 2 mars, soit vingt jours plus tard qu'en 1891, où le mercredi des Cendres était le 11 février. Par suite, la fête de Pâques ne sera que le 17 avril, l'Ascension le 26 mai et la Pentecôte le 5 juin.

Pour les personnes qui ont des échéances, annonçons que 1892 étant bissextile, le mois de février aura 29 jours.

Les prédictions météorologiques affirment que l'année prochaine sera très pluvieuse.

LE DANGER DES COLS EN PAPIER

Se défier des cols en papier chers aux Américains ! Le linge papier a plus d'éclat et de fraîcheur que le linge ; il ne coûte que le prix du blanchissage du linge ; aussi quelques consommateurs s'en servent ils de préférence. Malheureusement, il paraît que l'éclat du papier-linge lui est donné à l'aide de préparations arsenicales. Dernièrement, un Anglais, amateur de cols en papier, fut pris d'un malaise dont les symptômes rappelaient ceux d'un empoisonnement par l'arsenic. Le docteur Adams, de Londres, analysa les cols ; il y découvrit une proportion notable d'arsenic. Il est probable que le frottement du col contre le cou aura détaché des parcelles arsenicales qui au-

ront pénétré dans l'économie par la peau ou par les voies digestives. Donc, prenez garde aux cols à l'arsenic !

LES SACRIFICES HUMAINS DANS L'INDE

Le fanatisme, malgré l'influence anglaise et malgré les édits, sévit encore en maître dans l'Inde, cette terre mystérieuse que la conquête n'a jamais réussi à transformer.

Voici que l'on signale le retour des pratiques cruelles combattues en 1867 par le gouvernement de lord Napier, mais qui n'ont jamais été abandonnées en réalité par les prêtres restés fidèles au culte de Brahma.

A Sholavandan, petit village de l'Inde méridionale, on a célébré en grande pompe un sacrifice humain destiné à conjurer les colères des divinités du mal. Voici en quoi consiste ce sacrifice :

Un homme choisi par les prêtres est amené, nu jusqu'à la ceinture, au seuil du temple. Le sacrificeur, armé d'un couteau à la lame ronde, s'approche alors de la victime et pratique dans son dos, de chaque côté de l'épine dorsale, une entaille profonde dans laquelle il enfonce deux solides crochets de fer au moyen desquels l'homme est accroché au haut d'une perche fixé sur un chariot. Pendant une heure, ce chariot promène parmi les rues, pour chasser les esprits maléfaisants, ce malheureux qui souffre stoïquement son martyre : car c'est de leur plein gré que les Indous supportent ce supplice barbare.

Quand l'homme en réchappe, il lui est permis de solliciter pendant trois mois les offrandes des fidèles. Il est, pendant ces trois mois, constitué le gardien des cordes, crochets et du couteau qui ont servi au sacrifice.

Voilà où en sont les brahmanes de l'Inde en l'an de grâce 1891.

JEUX DES MAINS



Tête de chef sauvage.

NOUVELLES A LA MAIN

Dans un salon :

Une vieille dame dit naïvement à un vieux monsieur qui jouait avec elle au bezigue :

— Ah ! mon cher, ne trichons pas... Ce n'est pas la peine, puisque nous ne jouons pas d'argent.

**

Flap.—Je suis amoureux fou ; mais ce qui me fait hésiter, c'est qu'elle est plus vieille que moi.

Jack.—De combien ?

Flap.—Elle a 22 ans, j'en ai 18.

Jack.—Vas y carrément. Lorsque tu auras 25 ans, elle n'en aura plus que 21.

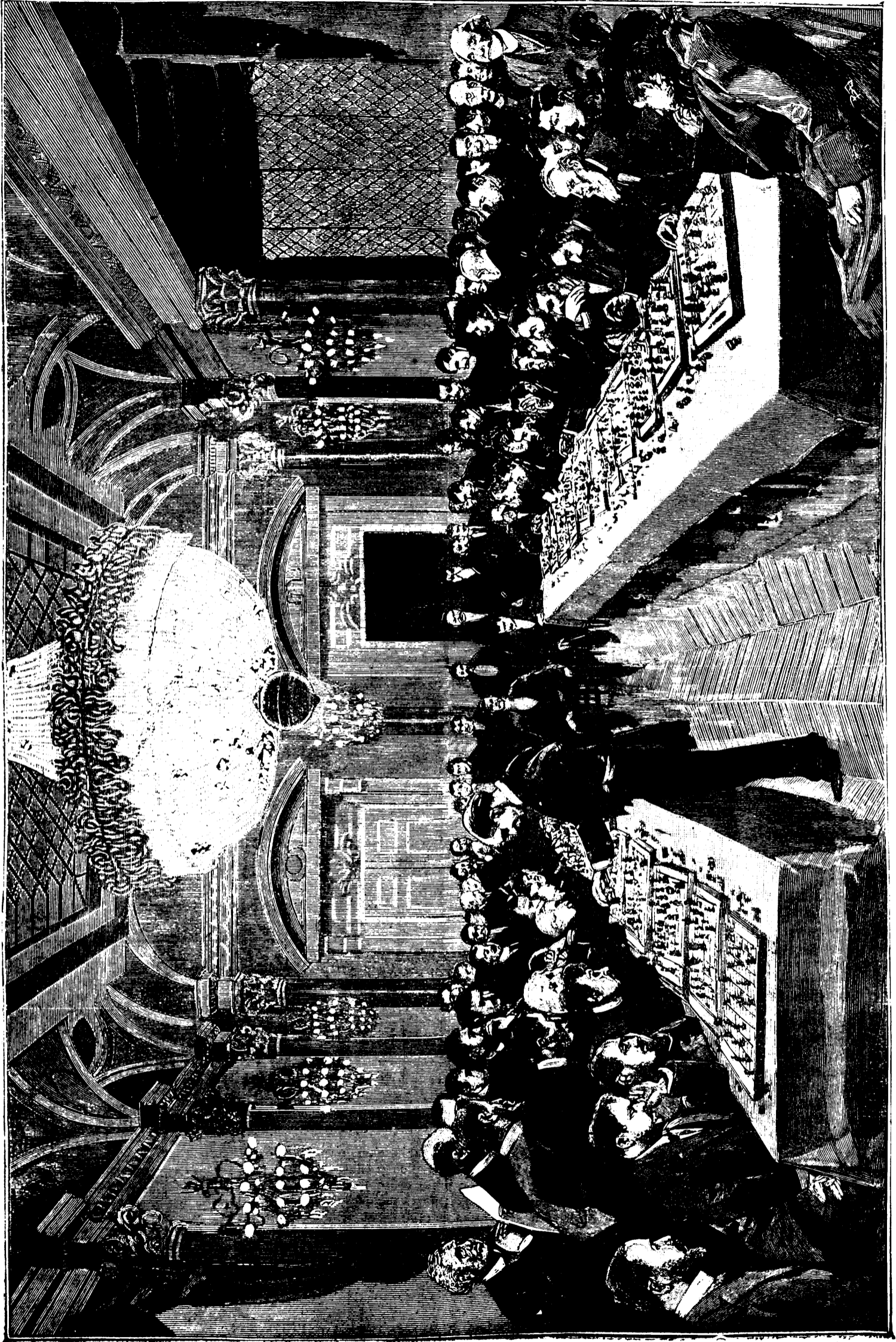
**

Bouchu est un féroce vaurien, toujours ivre, et qui a l'habitude de battre sa femme tous les matins.

L'autre jour, la malheureuse s'adresse à Dieu et récite un *Pater*.

— Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien...

— Tiens ! fait Bouchu en lui allongeant une gifle... Aujourd'hui, je l'avais oublié !



AU CERCLE DES ECHECS DE PARIS.—LES TRENTE PARTIS D'ECHECS JODES SIMULTANEMENT PAR M. ROSENTHAL, CHAMPION FRANÇAIS



A LA CAMPAGNE. — LE RETOUR DE L'EGLISE

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

—Cet acte de naissance, continue M. Wright, est nécessaire dans tous les autres actes civils pour en établir la légalité par la constatation de l'identité des personnes. Vous comprenez, Madame, que si l'état civil était une institution anglaise, nous ne serions pas dans la triste situation où nous nous trouvons.

—Comment cela ? je ne comprends pas très bien.

—Marguerite et son frère, munis d'un état-civil au moins à l'orphelinat de New York, eussent fini tôt ou tard par reconnaître leurs liens de parenté ; le plus tard aurait été avant le mariage alors que la production de l'acte de naissance est obligatoire. Même alors certes, le coup aurait été rude, mais bien moins violent, vous devez le comprendre qu'après le mariage ; le temps pressait ; il n'y avait pas une minute à perdre, et il m'a fallu arracher brutalement à ces pauvres enfants leurs rêves de bonheur et leurs illusions dorées.

—Vous avez raison sans doute, mais de tels cas sont rares, fort heureusement.

—Lors même que l'état civil ne ferait qu'empêcher un seul malheur de ce genre, son adoption ici aurait sa raison d'être et son utilité ; mais ces cas sont plus fréquents que vous ne le croyez. Tenez, en voici un tout récent ; vous avez pu le lire dans les journaux de ces jours derniers. Il est analogue au nôtre. Le voici : le frère et la sœur, orphelins, sont adoptés par deux familles qui finissent par se perdre de vue. Par le plus grand des hasards, le frère et la sœur se rencontrent un jour sans se connaître. Ils s'aiment, se marient. Ils vivent heureux pendant quatorze ou quinze ans, au milieu d'une famille de quatre ou cinq enfants. Un jour, un étranger se présente à leur foyer, leur annonçant que le mari vient d'hériter d'une bonne fortune que lui lègue en mourant un oncle d'Europe. La joie est à la maison. Cette bonne aubaine qui leur tombe en pluie d'or, c'est l'aisance pour leurs vieux jours et la sécurité de l'avenir de leurs enfants. Tout leur sourit ; pour compléter le bonheur, le mari va retrouver sa sœur, car on la cherche, elle aussi, pour l'héritage ; on a sur elle des indices certains qui ne manqueront pas de la faire découvrir bientôt. Et tandis que l'étranger expose ses renseignements un soupçon horrible s'en dégage dans l'esprit du mari, changé bientôt en une vérité écrasante. Sa sœur que l'on cherche tant c'est sa femme. Jugez du désespoir de ces malheureux, jugez de leurs justes malédictions contre une société qui par une négligence coupable leur a permis de se marier et qui maintenant les sépare brutalement après quinze ans de félicité conjugale. Si rares qu'ils soient, ces cas existent et sont possibles ; une loi sage peut les rendre sinon impossibles, du moins diminuer de beaucoup leur possibilité ; eh bien, c'est uniquement pour faire passer cette loi que je voudrais obtenir un siège au parlement, et ce faisant je croirais avoir bien mérité de la patrie.

—Vous pourriez compter sur ma voix, si j'ai le droit de voter, puisqu'il est tant question du suffrage féminin à notre époque, et surtout sur ma propagande en votre faveur aux prochaines élections.

—Merci bien. En attendant, occupons-nous de notre fille ; j'espère que bientôt elle sera complètement rétablie. Pauvre enfant ! Comme elle a

souffert ! et dire que ce n'est pas encore fini ! Quant à Alfred, je viens de recevoir de ses nouvelles : il va aussi bien que le comporte sa situation. Mon ami X... dans la famille duquel je l'ai envoyé à New-York, me dit que le pauvre garçon, pour oublier, s'est mis au travail avec une ardeur furieuse. C'est ce que je puis espérer de mieux de lui pour le moment.

Cependant un mieux sensible se révélait chaque jour dans l'état de Marguerite. Elle pouvait causer maintenant avec ses amis qui venaient la visiter. M. et M^{de} Rosewood, M. et M^{de} Spierling venaient souvent s'asseoir à son chevet. L'infortune est le lien le plus fort de l'amitié. Le malheur avait établi entre les familles Spencer, Rosewood et Spierling une douce intimité ou plutôt une forte sympathie, qui venait s'entretenir au chevet de la malade, comme ces fidèles qui vont raviver leur dévotion à la flamme du sanctuaire. Marguerite était en effet le centre commun de toutes ces âmes où convergeaient toutes les craintes, toutes les espérances, toutes les affections et tous les souhaits. Malgré sa pâleur et sa faiblesse, elle avait pour tous un bon sourire et des paroles aimables. Mais elle préférerait encore la compagnie de son oncle seul. Elle lui faisait dire et redire tout ce qu'il savait sur son père et sur sa mère, lui posant mille questions, s'intéressant aux moindres détails de leur existence. Elle tressaillait au nom de son frère ; puis, elle s'informait de ce qu'il faisait, de sa santé. L'on répondait très brièvement à ses questions pour prolonger le moins possible un sujet de conversation qui rappelait à la malade de pénibles souvenirs. Mais en même temps il fallait l'y habituer, et il y revenait souvent. Plus tard, il vint à lui parler d'Henri. Elle l'écouta tranquillement.

—Pauvre garçon, dit-elle simplement ; il doit bien m'en vouloir, car je l'ai trompé...

—Non, ma fille, interrompit l'oncle ; il ne t'en veut pas du tout.

—Alors, pourquoi n'est-il pas venu me voir ?

—C'est par délicatesse, ma fille ; il n'a pas voulu t'imposer sa présence.

—Ah ! vraiment, c'est bien généreux de sa part.

Elle n'en dit pas davantage ; mais l'oncle comprit que la présence d'Henri ne pouvait produire qu'une impression favorable sur l'esprit de Marguerite. Il s'en ouvrit à M^{me} Spierling, qui lui promit d'envoyer son fils à la première occasion.

II

LA CONVALESCENTE

Le printemps tirait à sa fin, un printemps humide et brumeux, comme ils le sont tous généralement sur l'île du Prince Edouard. Les glaces, amoncelées dans les détroits ou apportées du Nord par l'océan, l'enveloppent d'une atmosphère froide et brumeuse, qui retarde considérablement les progrès de la végétation. Mais dès que le soleil commence à darder de chauds rayons à travers les nuages, la terre, débarrassée de ses dernières neiges, verdit tout d'un coup, et les arbres se couvrent de feuilles comme par enchantement. Alors la verdure court de tous côtés dans Charlottetown sur les bosquets, sur les grands arbres qui ombragent les maisons et ceux qui s'alignent de chaque côté des rues, jusque sur les bords des allées peu fréquentées, dans les jardins qui entourent les demeures, dans les squares publics. Mais c'est surtout au Parc qu'elle s'étale dans toute sa magnificence, en larges tapis de gazon, en hauts panaches et en gigantesques plumeaux que vient agiter la brise du large. Le Parc devient alors le rendez-vous favori des promeneurs et des joueurs de *lawn tennis* et de *cricket* qui s'ébattent à loisir sur les pelouses vertes.

Aux mois de juin et de juillet, les étrangers abondent sur l'île. Ils viennent par troupes de tous les côtés à la fois chercher la fraîcheur et le repos, dans ses nombreuses stations balnéaires. Les Américains s'y reconnaissent au premier coup d'œil par leurs manières libres et dégagées, qui for-

ment un contraste assez frappant avec les allures généralement tranquilles des insulaires. La physiologie des rues se trouve quelque peu modifiée par cette invasion estivale, mais pas tant qu'on pourrait le croire. On rencontre çà et là quelques touristes qui jettent de tous côtés des regards curieux et s'arrêtent surtout sur le *Government Square* où s'alignent de front à quelque distance les uns des autres, trois édifices publics : la poste, le palais du gouvernement provincial et le palais de justice. En avant et en arrière de cette rangée de monuments s'étend une longue bande de jardins où se découpent des pelouses et des corbeilles de fleurs formant par leur disposition et par la variété de leurs couleurs des dessins artistiques et agréables à la vue. De larges allées soigneusement sablées et bordées d'arbres en dessinent nettement les contours. Un jet d'eau s'élanche et retombe dans un bassin arrondissant sa surface au-devant de la porte de la poste. Une grille élégante clôt ce jardin. Plus loin et sur la même ligne que les autres monuments, s'élève le marché. C'est une grande construction en bois à deux étages, fort utile, mais qui n'ajoute guère à la beauté de l'ensemble.

Devant ce tableau encadré par de belles maisons et de beaux magasins surtout du côté de Queen street et de Richmond street, et par des égises, l'étranger ne peut s'empêcher de lui reconnaître un air fort élégant pour une petite ville.

C'est ce que pensait Marguerite, assise avec Henri sur un banc du jardin. Après une longue maladie qui avait failli l'emporter, elle éprouvait une volupté suprême à voir la vie exubérante qui jaillissait autour d'elle de tous les côtés comme de la fontaine de l'éternelle jeunesse et de l'éternelle beauté. Tout riait et chantait : le ciel bleu avec ses nuages légers comme des flocons de ouate blanche poussés par les brises aériennes, les gazons avec leurs fleurs épanouies ; les arbres avec leurs molles ondulations, et les oiseaux se poursuivant sous la feuillée avec l'égrèment de leurs notes perlées. Les graves monuments du gouvernement eux-mêmes dans leurs sombres vêtements de granit ou de briques rouges, sous leurs bonnets d'ardoises noires, s'éclairaient d'un gai sourire sous les chaudes caresses du soleil. Malgré tout cela, un fond de tristesse et de mélancolie subsistait toujours en elle. Elle avait été atteinte jusque dans les profondeurs les plus intimes de son être ; elle le sentait bien aux mouvements de son cœur : on ne peut aimer qu'une fois dans la vie. Un seul amour est véritable ; les autres ne sont que des illusions. Pourquoi donc le destin l'avait-il fait aimer de toutes les forces de son âme le seul homme qu'elle n'avait pas le droit d'aimer ainsi : son propre frère ? Elle était sur le point de se révolter, puis tout à coup elle pensait à la Providence et son esprit se résignait dans la conviction religieuse que rien ne nous arrive que par sa permission.

Henri comprenait les pensées qui s'agitaient dans l'esprit de sa compagne, et il les respectait trop pour chercher à les troubler. Il s'en voulait presque à lui-même d'avoir ainsi imposé sa compagnie à la jeune fille. Et pourtant, c'était l'oncle qui l'en avait prié.

Pendant ce temps-là, il l'examinait à la dérobée. Accoudée sur le dossier du banc et la tête légèrement penchée vers une corbeille de fleurs qu'elle semblait admirer, on eût dit une statue de cire blanche, tant le profil était fin dans sa maigreur et la physiologie pâle. La souffrance empreinte sur ses traits avait encore ajouté quelque chose de noble à sa beauté, comme un reflet du ciel.

Son regard semblait s'arrêter maintenant sur le palais de justice, comme si elle eût vu pour la première fois cette belle façade de briques rouges, à deux étages, aux fenêtres et aux portes hautes, cintrées, dans un élégant cadre de pierre grise. Puis il rampait sur la déclivité du toit d'ardoise jusque sur le bord de la terrasse magnifiquement dentelée de fer, et d'un dernier bond se reposait sur le cadran d'un des quatre bastions qui s'élèvent majestueusement des flancs de la toiture, sous leur bonnet carré dentelé de fer, comme quatre gardiens du sanctuaire des lois, coiffés de leur barrette.

LOUIS TESSON.

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 16 JANVIER 1892

CARMEN

PREMIERE PARTIE

Mais voici qu'à côté de lui, à deux pas à peine, un frémissement léger se fit dans le feuillage des touffes d'aloës ; en même temps il entendit un petit bruit métallique pareil à celui que produirait une mince feuille de cuivre en se déroulant ; une sorte de sifflement suivit ce bruit.

Tancrède, inquiet, tourna la tête, et il aperçut, à quelques pouces de sa figure, un cascabel suspendu par l'extrémité de sa queue flexible à une menue branche, dirigeant de son côté sa tête plate et fixant sur lui ces regards doués, dit-on, d'une si étrange propriété magnétique et fascinatrice.

La vue du plus redoutable de tous les reptiles inspira à Tancrède une horreur et un dégoût qui lui firent oublier les périls de la situation.

Il se rejeta vivement en arrière, et, frappant le cascabel avec le canon de son mousquet, il l'envoya rouler à vingt pas. Ce terrible ennemi n'était plus à craindre ; mais pendant le quart d'une seconde la tête du Français dépassa le sommet des broussailles qui l'entouraient.

C'en était assez pour Quirino.

Une détonation retentit. Tancrède lâcha son arme et tomba lourdement à la renverse en poussant un cri suprême.

L'indien quitta son poste et courut, ou plutôt bondit, vers l'endroit où venait de rouler sur le sol son rival foudroyé.

A cette minute précise, le couteau du nègre achevait de trancher la dernière entrave qui retenait Moralès captif.

"Ma sœur est veuve ! se dit l'Espagnol avec onction, elle n'a plus que moi !... conservons-lui du moins son frère !..."

Profitant des conseils de son sauveur, il se jeta à plat ventre ; il traversa, en y laissant quelques lambeaux de ses vêtements, le trou pratiqué dans la haie d'épines, et il se mit à courir dans la direction de la ville, assez rapidement pour prouver d'une façon triomphale que son épouvante, si grande qu'elle eût été, n'avait en aucune façon paralysé ses jambes.

Le calesero, peu désireux de se trouver face à face avec l'Indien, et d'avoir à lui donner des explications sur ce qui venait de se passer, prit le même chemin que Moralès et disparut, en appuyant prudemment l'une de ses mains sur la poche qui contenait tout l'argent gagné par lui depuis la veille.

Quirino venait d'atteindre la place où gisait Tancrède au milieu d'une mare de sang. La balle traversant la poitrine un peu au dessous du sein droit, s'était logée dans les chairs de l'épaule.

Le malheureux jeune homme, la main crispée sur le mousquet inutile, ne donnait plus aucun signe de vie ; le sang s'échappait en bouillonnant de sa profonde blessure.

Un nuage passa sur le front de Quirino.

"Que m'avait-il fait ? balbutia-t-il. Ce Français ignorait même qu'il m'eût effensé... devais-je me venger ainsi !"

Il s'agenouilla près du corps et posa sa main sur le cœur. Ce cœur ne battait plus.

"Il est mort !" dit-il d'une voix sourde.

Puis, se relevant, il ajouta avec une expression sauvage :

"J'ai tenu mon serment !... Celui-là n'était pas coupable, et cependant je l'ai brisé ! Aux autres, maintenant, et d'abord à ce misérable gitano !"

Les yeux de l'Indien se tournèrent, haineux et presque féroces, vers l'endroit où devait se trouver Moralès attaché.

Moralès avait disparu.

Dans le premier moment Quirino n'en crut point ses regards, car il était sûr de la force de la corde neuve et de la solidité de ses nœuds.

Le goëland, rasant de ses longues ailes les vagues soulevées, ne vole pas plus vite que l'Indien bondissant jusqu'auprès de l'arbre auquel il avait attaché l'Espagnol comme à un pilori d'infamie. Il vit alors les cordes coupées, et il lui devint impossible de révoquer en doute la fuite de son prisonnier.

"Maladroit que je suis ! s'écria-t-il avec un geste de désappointement furieux, j'aurais dû le tuer tout de suite ! Mais je le retrouverai !... oui, de par tous les diables, je le retrouverai !..."

Et, rapide comme un sanglier poursuivi par les chiens, il prit sa course du côté de la maison louée par Moralès.

Nous savons déjà qu'il ne devait y trouver personne

* *

Tandis que l'Indien se précipitait dans une direction, le gitano courait dans l'autre. Jamais, dans aucune occasion, ses longues jambes n'avaient arpenté le terrain avec une aussi fantastique rapidité. On eût dit que la peur attachait à ses talons les ailes allégoriques de Mercure, le mythologique dieu des filous. La sueur ruisselait en grosses gouttes sur son visage, la poussière l'aveuglait, ses oreilles se remplissaient de bourdonnements, sa respiration embrasée s'échappait en sifflant de sa poitrine haletante. Il étouffait, il suffoquait, mais il ne s'arrêtait pas.

Après un quart d'heure environ de cette allure de locomotive, Moralès atteignit la ville, et quelques minutes de plus lui suffirent pour arriver au quai d'embarquement.

Auprès du palanquin qu'elle avait quitté dans sa fiévreuse agitation, Carmen se tenait debout, pâle d'impatience, d'inquiétude et de colère.

Depuis trois quarts d'heure elle attendait, depuis trois quarts d'heure elle se sentait devenir folle en voyant que ni Tancrède, ni Moralès n'arrivaient, et que le *Marsouin*, au moment indiqué, levait son ancre et déployait ses voiles.

"Regarde, dit elle à Moralès en le saisissant par le bras et en lui montrant le navire qui, toutes voiles dehors, venait de quitter les bassins et fendait les eaux calmes de la rade, regarde !... il part !... il est parti !..."

Puis, jetant un coup d'œil sur le malheureux gitano, et remarquant alors son visage décomposé et couvert de poussière et de sueur, ses mains tremblantes, ses vêtements en lambeaux, elle ajouta vivement et avec épouvante :

"D'où viens tu ?... qu'est-il arrivé ?... où est Tancrède ?..."

Moralès ne répondit à aucune de ces questions.

Il promena autour de lui un regard égaré, et voyant à quelques pas de lui un groupe de bateliers dont les canots étaient amarrés le long du quai, il leur dit d'une voix éteinte, en tirant de sa poche une poignée de pièces d'or et d'argent :

"Cet argent et cet or à ceux qui nous feront rejoindre le navire qui fuit là bas..."

Les bateliers se regardèrent avec une indécision manifeste. Evidemment la tâche était malaisée ! Lutter avec des avirons contre les voiles d'un trois-mâts, c'était une entreprise audacieuse, pour ne pas dire insensée.

Cependant un vieux matelot, à qui l'âge n'avait rien enlevé de sa vigueur, répondit au nom de ses trois compagnons :

"Senor, nous allons essayer, et, s'il plaît à Dieu, nous réussirons. Mais embarquez vite ! si vous tardiez de cinq minutes, toute chance serait perdue, car le navire ne tardera guère à serrer le vent au plus près, et alors il filera comme une mouette..."

Les bateliers se mirent en devoir de détacher l'amarré du canot et de parer les avirons.

"Carmen, balbutia Moralès, qui pouvait à peine parler, tu entends. Viens... viens donc..."

—Où est Tancrède ?...

—Hâte-toi, Carmen !!! il y va de la vie !...

—Où est Tancrède ? répéta la jeune femme. Je ne partirai pas sans Tancrède !...

—Dépêchez-vous, senor !... cria le vieux matelot, le temps presse !...

Moralès ne pouvait commencer une discussion ni entamer des explications. La violence de son épouvante lui rendit des forces ; il saisit Carmen dans ses bras, et, malgré ses cris et sa résistance, il la porta jusqu'au canot, la remit aux mains des bateliers et s'élança après elle.

Les avirons se plongèrent aussitôt dans la mer et la chaloupe bondit en avant, pareille à un chevreau qui poursuivrait un éléphant.

L'ex baladine se tordait les mains et répétait :

"Mon frère, veux-tu donc me rendre folle ? Où est Tancrède ? qu'as-tu fait de Tancrède ? pourquoi partir sans l'attendre ?..."

Désormais, Moralès n'avait plus rien à ménager, et que lui importait le désespoir de sa sœur mis en regard de son propre salut.

Il répondit, en montrant à Carmen ses poignets autour desquels la corde de l'Indien avaient laissé son empreinte meurtrie et sanglante :

"C'est par miracle que tu me vois vivant ! Quirino nous a retrouvés... il se venge !... il nous poursuit !... Tancrède est mort !"

Carmen poussa un cri sourd, elle porta la main à son cœur, ferma les yeux et roula, roide et glacée comme une morte, dans le fond du canot.

"J'aime autant qu'il en soit ainsi, pensa Moralès ; au moins, de cette façon, elle ne troublera point nos rameurs par ses pleurs et ses gémissements, et, quand elle reviendra à elle-même, je la consolerai en lui prouvant, de la façon la plus claire et la plus irrécusable, que cette mort, au fond, n'est pas un grand malheur, puisque cet abominable Quirino avait eu l'infamie de révéler au chevalier de Najac nos petites supercheries innocentes, et que, selon toute apparence, le chevalier de Najac, s'il eût vécu, n'aurait rien eu de plus pressé que de faire casser son mariage, tandis qu'à l'heure qu'il est Carmen est bien authentiquement la veuve d'un gentilhomme français ! C'est une position, cela ! D'abord, peut-être sera-t-elle accueillie favorablement par les parents du défunt, et dans tous les cas, la veuve d'un gentilhomme peut à merveille épouser un autre gentilhomme, quand elle a dix huit ans et qu'elle est belle comme les anges. Pour une baladine, caramba, il n'y a jamais que le premier gentilhomme qui soit difficile à enchaîner dans les nœuds légitimes... après celui-là, la baladine est devenue grande dame et peut traiter d'égal à égal avec les seigneurs les plus blasonnés !..."

Par la nature des consolations que le gitano se proposait d'administrer à sa sœur, on voit qu'il était lui-même très bien et très complètement consolé.

La vérité est qu'en ce moment il y avait, nous ne dirons pas dans l'âme (le misérable n'en avait pas), mais dans la pensée de Moralès un sentiment qui absorbait et qui anéantissait tous les autres : c'était une sensation de joie immense, de soulagement infini, en se trouvant désormais hors des atteintes de Quirino. Quirino lui semblait plus redoutable à lui seul que les éléments déchaînés. Tempêtes, incendies, inondations, tremblements de terre, il aurait tout affronté gaillardement, tout, plutôt que de se retrouver en face du visage bronzé de l'Indien.

Tandis que Moralès se disait à lui-même ce que nous venons de répéter fort exactement, les quatre rameurs maniaient leurs avirons en conscience et faisaient littéralement voler le canot sur la mer. Leur poursuite parut d'abord couronnée de succès, car de minute en minute diminuait la distance qui les séparait du navire.

Le *Marsouin*, aussi longtemps qu'il se trouva dans cette partie de la mer des Antilles qu'abritent les lointaines montagnes de l'île de Cuba, louvoya et courut des bordées pour arriver enfin à serrer le vent.

La chaloupe, au contraire, filant en ligne droite, le gagnait si rapidement, qu'on aurait presque pu prédire le moment précis où elle le rejoindrait.

Mais voici que tout à coup les larges voiles carées du trois mâts s'enfièrent sous un souffle nouveau, le navire s'inclina coquettement sur son flanc droit, puis se releva, et les vagues, refoulées par son étrave, jaillirent en nappes d'écume de chaque côté de sa coque, en même temps qu'il

laissait derrière lui un long sillage d'une éclatante blancheur.

"Il a pincé le vent !... s'écria le vieux matelot, impossible maintenant de songer à mettre le grappin sur lui !... Senor, l'affaire est manquée, mais vous voyez que nous avons fait, pour vous contenter, tout ce que pouvaient faire de braves gens..."

Ces paroles tombèrent comme une douche d'eau glacée sur la tête de Moralès, et l'arrachant soudainement à sa tranquillité de fraîche date, le replongèrent dans d'incommensurables angoisses.

"Mes amis... mes bons amis... dit-il avec un accent de supplication désespérée, rien n'est perdu, je vous le jure... essayez !... essayez encore !"....

Le vieux matelot secoua la tête.

"Eh quoi ! demanda le gitano, ne voulez vous pas faire un dernier effort ?

—A quoi bon tenter l'impossible ? Vous voyez bien cet albatros qui disparaît là bas dans l'écumé... eh bien ! il ne serait pas plus insensé de le poursuivre que de s'acharner à rejoindre ce trois-mâts qui court dans le vent....

—Mais alors, mon Dieu, que faire !... que faire ?....

—Virer de bord et regagner la Havane.

—Jamais !... cria Moralès, jamais !... plutôt mourir ici tout de suite !...."

Le malheureux gitano perdait la tête à la seule idée de remettre les pieds dans la ville qu'il venait d'abandonner.

Un horrible mirage lui montrait l'Indien, railleur et menaçant, attendant sur le quai le retour de ses deux victimes, tout hérissé de coutelas, de mousquets, de poignards et d'espingoles, comme une véritable panoplie.

Dans quelques heures peut-être, cette épouvantable vision deviendrait une réalité, car les matelots, fatigués et découragés, laissaient pendre à la mer leurs avirons inertes, et le canot immobile dansait sur la crête des petites vagues qui le soulevaient en passant.

Carmen était toujours évanouie, et jusqu'à ce moment son frère n'avait rien tenté pour la rapeler à elle-même.

Il se frappait la poitrine et faisait le geste de s'arracher les cheveux.

Au milieu de ce désespoir, une idée lui vint. Il saisit une gaffe, il attacha son mouchoir à l'extrémité de cette gaffe, et, grimant sur un banc à l'arrière, il se mit à agiter à tour de bras ce pavillon improvisé.

Les quatre bateliers échangèrent un sourire silencieux. Ils se moquaient intérieurement de la naïveté de leur passager, qui croyait aux résultats de son signal presque invisible.

Ils avaient tort.

Le petit drapeau blanc de Moralès attira par hasard sur le canot l'attention de Mathurin Lemonnier. Le brave Normand se dit que sans doute ce canot renfermait le chevalier de Najac, sa femme et son beau frère, et comme une fois sorti de la rade le navire pouvait sans inconvénients se permettre un temps d'arrêt, le capitaine donna l'ordre de mettre en panne.

"Voyez ! voyez ! fit le gitano au comble de l'enthousiasme, j'ai réussi !... Ils s'arrêtent !... ils nous attendent !... Ramez, mes braves camarades !... ramez comme de bons garçons, et vous aurez sujet d'être contents de moi !...."

Les matelots pesèrent en effet sur leurs avirons avec un redoublement de zèle, et ils ne tardèrent pas beaucoup à accoster le vaisseau.

Une échelle de corde fut jetée depuis le tillac. Moralès grimpa lestement, comme un vrai singe, et deux des bateliers le suivirent, portant le corps de la jeune femme inanimée qu'ils étendirent sans plus de façon sur le pont bien lisse et bien luisant du navire.

Il ne restait plus au gitano qu'à payer ses matelots et à les renvoyer ; il fouilla dans sa poche, et telle était sa joie d'une délivrance qu'il considérait presque comme une résurrection, que pour la première et pour la dernière fois de sa vie il se montra généreux.

Cependant, les marins français formaient un cercle autour de Carmen et regardaient avec curi-

osité et avec compassion cette belle jeune femme évanouie, et si pâle qu'elle semblait morte.

Moralès comprit à quel point il importait de dissimuler l'allégresse inouïe qui débordait en lui.

Il éteignit son regard, il chassa bien loin le sourire qui voulait se montrer sur ses lèvres, il cacha son visage sous un nuage de profonde désolation, et il dit d'une voix dolente à Mathurin Lemonnier qui s'approchait :

"Capitaine, au nom de l'humanité, faites porter Mme de Najac, ma malheureuse sœur, dans la cabine que vous lui destinez... et Dieu veuille que mes soins pressés puissent encore la rapeler à la vie !...."

XXIX

CARMEN ET ANNUNZIATA

Les paroles du gitano et le ton dont elles furent prononcées causèrent au digne capitaine un profond étonnement.

"Senor, s'écria-t-il, vous m'épouvantez !... Est-il donc arrivé quelque malheur à madame votre sœur ?... d'où provient son évanouissement ?... Comment se fait-il que son mari, M. le chevalier de Najac, ne soit pas auprès d'elle ?"

Moralès, au lieu de répondre, couvrit son visage avec son mouchoir et avec ses deux mains, et il éclata en sanglots déchirants parfaitement imités.

"Senor... senor... reprit Mathurin Lemonnier extrêmement ému, encore une fois, qu'y a-t-il ?...."

—Ah ! balbutia le gitano, le courage me fait défaut... la force me manque... pour vous dire... pour vous apprendre...

—Quoi donc ?....

—La catastrophe... le crime... le malheur... Oh ! mon Dieu... mon Dieu... ma sœur n'y survivra pas ?... pauvre enfant !... pauvre enfant !...."

Et les sanglots de Moralès redoublèrent et devinrent tellement convulsifs qu'une crise nerveuse parut imminente.

L'équipage tout entier du *Marsouin* forma un cercle autour de l'Espagnol et du Normand, et prévoyait vaguement quelque mystère étrange et funeste.

Le capitaine (en attendant que le retour d'un peu de calme et de sang froid permit au *senor don Guzman* de s'expliquer), fit transporter sous ses yeux Mme de Najac dans la cabine préparée pour elle, où elle fut étendue sur le lit.

Ceci fait, il pria la femme de chambre d'Annunziata de se rendre auprès de Carmen, de la déshabiller et de la coucher... puis, talonné par la curiosité et par l'inquiétude, il remonta sur le pont et il essaya de reprendre avec Moralès l'entretien interrompu.

"Senor, lui dit-il, pardonnez-moi de troubler par mes questions une douleur qui paraît si profonde, mais mes craintes sont telles que je ne puis en contenir l'expression... Depuis que je vous ai entendu prononcer le mot sinistre de catastrophe, de crime et de malheur, je tremble pour le chevalier de Najac... je vous conjure de me rassurer au plus vite, ou tout au moins de m'éclairer..."

—Hélas !... hélas !... bégaya Moralès, noble et infortuné jeune homme !... Tancrede... cher Tancrede..."

De nouveaux sanglots l'interrompirent.

Mathurin Lemonnier, cœur d'or quoique normand, tremblait comme la feuille, il croyait aux larmes de Moralès et se sentait tout près de pleurer lui-même.

"Enfin, reprit-il, M. de Najac ?...."

Au milieu du silence général, le gitano ne prononça que ce seul mot, qui retentit comme un glas funèbre.

"Assassiné !!!"

—Assassiné ! répéta le capitaine en frissonnant et en reculant avec un geste d'horreur.

—Oui... continua le gitano d'une voix faible et presque indistincte, assassiné lâchement, sous mes yeux, tandis que, condamné à l'impuissance,

je ne pouvais lui porter secours. Oh ! malheur malheur !"

Et Moralès exhibait ses poignets meurtris et ensanglantés par les cordes de Quirino.

"Mais ce crime... ce crime infâme, demanda Mathurin Lemonnier, par quel misérable et dans quel but a-t-il été commis ?"

—Ne m'interrogez pas maintenant... je n'ai pas la force de vous répondre... plus tard, vous saurez tout... En ce moment je me dois à ma sœur... à cette pauvre chère enfant, à peine mariée et déjà veuve... veuve d'un mari qu'elle adorait, et que peut-être son désespoir va l'envoyer rejoindre dans la tombe..."

Le capitaine ne pouvait insister dans une pareille circonstance. Il cessa de questionner Moralès, et il le conduisit lui-même à la cabine de Carmen.

La jeune femme venait d'ouvrir les yeux, mais elle n'était sortie de son évanouissement que pour tomber dans une fièvre ardente. Elle avait le délire et elle répétait sans trêve et sans relâche :

"Tancrede ! Tancrede, où es-tu ?... Tancrede je t'attends ! pourquoi ne viens-tu pas ?...."

Il n'y avait point de médecin à bord ; la maladie qui se déclarait avec une grande violence pouvait être longue, dangereuse et peut-être mortelle. L'embarras de Mathurin Lemonnier et celui de Moralès se comprenaient facilement.

Annunziata, du fond de sa cabine où elle cachait l'amertume et la profondeur de son incurable chagrin, apprit que sur le même navire se trouvait une jeune femme qu'un malheur imprévu venait de foudroyer et mettait en danger de mort.

Sans même s'informer du nom de cette femme, elle déclara qu'elle voulait soigner sa compagne d'infortune ; et en effet elle alla tout aussitôt s'installer au chevet de la couche de Carmen.

"Oh ! je la sauverai ! murmura-elle en jetant un regard attendri sur le pâle et ravissant visage de la gitane, elle est trop jeune et trop belle pour mourir. Pauvre enfant, déjà malheureuse !... Nous sommes sœurs par l'âge, nous sommes sœurs par la souffrance ; je sens que je vais l'aimer !"

Laissons Annunziata, cette vierge au cœur d'ange, cette créature trop exquise et trop immaculée pour notre terre, veiller auprès du lit de Carmen, et rejoignons Moralès.

Ce dernier, devenu bientôt plus calme et plus maître de lui-même, alla trouver le capitaine et lui fit une narration très longue et très détaillée, où la vérité se mêlait dans une certaine proportion à un tissu romanesque de son invention que nous allons analyser rapidement en quelques lignes.

Selon le récit de Moralès, un jeune *prince indien*, du nom de Quirino, descendant en ligne directe de la race des anciens rois de l'île de Cuba, resté possesseur d'une grande partie des domaines de ses ancêtres, par conséquent immensément riche, mais indomptable dans ses volontés et ne sachant mettre aucun frein à ses passions bouillantes et farouches, était devenu éperdument amoureux de Carmen et s'était mis sur les rangs pour obtenir sa main.

Effrayée par les sauvages ardeurs et les violences impétueuses de ce prince à demi-sauvage, Carmen avait repoussé sa demande sans hésitation et avec une vivacité significative.

Farieux de ce refus auquel il était bien loin de s'attendre, et qu'il regardait comme un impardonnable outrage fait, non seulement à son amour, mais encore au sang royal qui coulait dans ses veines, l'Indien avait proféré les plus affreux serments de vengeance, pour le cas où la jeune et noble Espagnole accepterait jamais un mari après l'avoir dédaigné lui-même.

Cette vengeance devait atteindre non seulement Carmen, mais encore l'époux de son choix, et don Guzman par dessus le marché.

Puis, après ces menaces terribles, tout était rentré dans le calme, et Quirino, pendant des semaines et pendant des mois, n'avait plus reparu à la Havane.

A la suite de ce *prologue*, où la fantaisie, comme on vient de voir, se mêlait étroitement à la réalité, Moralès raconta, en l'arrangeant à sa façon, le mariage de sa sœur avec le chevalier Tancrede de Najac.

Nous passerons sans nous arrêter sur cette partie de son récit, qui ne saurait offrir aucun intérêt à nos lecteurs, l'imagination de Morales en ayant fait seule tous les frais.

Enfin le gitano en arriva aux événements qui s'étaient accomplis ce même jour, quelques heures auparavant.

Il raconta comment le prince indien, instruit du mariage de Carmen et de l'imminence de son départ, avait résolu de l'attirer dans un piège infernal, elle, son mari et son frère ; comment le hasard s'était chargé de déjouer une partie de ce plan en faisant passer la jeune femme par un autre chemin que celui où l'attendait Quirino, à la tête d'une demi-douzaine de serviteurs dévoués ; comment Tancredi et don Guzman, faits prisonniers par cette horde sauvage, entraînés dans une forêt voisine de la ville, et attachés à des troncs d'arbres, avaient dû se préparer à mourir ; comment vingt coups de couteau, faisant jaillir le sang et la vie par vingt blessures, avaient consommé l'assassinat du chevalier de Najac, et comment le même sort attendait don Guzman, sans le secours providentiel apporté par son fidèle calesero, au moment où tout espoir semblait irrévocablement perdu.

On comprend facilement le parti qu'un homme habile comme Morales sut tirer d'un canevas pareil.

Son récit fut émouvant, dramatique, presque vraisemblable. Les stigmates des poignets du narrateur offraient d'ailleurs une preuve sans réplique de sa complète véracité. Mathurin Lemonnier ne conçut pas l'ombre d'un doute au sujet de la parfaite exactitude de tout ce qu'il venait d'entendre, et le digne Normand plaignit de tout son cœur le malheureux Tancredi, l'infortunée Carmen, et le déplorable et désolé don Guzman.

Le récit de Morales au capitaine s'ébruita rapidement, et bientôt tout le monde, sur le navire, en connut les moindres détails.

Annunziata elle-même apprit ces détails par sa femme de chambre, et quand elle sut que cette charmante Espagnole, à laquelle elle prodiguait ses soins affectueux, était la veuve de ce jeune et beau gentilhomme français, recueilli blessé par elle dans la maison de don José Rovero, son père, elle sentit redoubler l'intérêt profond et la tendresse naissante que Carmen lui inspirait déjà, et il lui sembla qu'il y avait entre elles désormais quelque chose de commun.

La maladie de Carmen dura bien des jours, et la conduisit jusqu'au bord de la tombe. Pendant tout ce temps la pieuse sollicitude et les soins vigilants d'Annunziata ne se démentirent pas une minute, et plus d'une fois la fille de don José passa la nuit entière au chevet de l'agonisante.

Enfin la jeunesse de la gitane et la force de sa constitution triomphèrent de la violence du mal. Son délire céda, la connaissance lui revint, et le premier visage qu'elle aperçut au moment où elle rentra dans le libre exercice de ses facultés morales, fut le doux et beau visage d'Annunziata qu'elle reconnut à l'instant.

* *

Nos lecteurs seraient dans la plus complète des erreurs s'ils attribuaient à un impétueux amour, soudainement développé, les effets foudroyants produits sur Carmen par la nouvelle de la mort de Tancredi.

Nous avons déjà dit de quelle nature étaient les sentiments de l'ex-baladine pour son mari, nous savons par conséquent qu'ils ne ressemblaient pas le moins du monde à l'une de ces passions qui bouleversent et qui tuent.

Cependant, Carmen éprouvait à l'endroit de Tancredi cette tendresse d'une nature particulière que ne pouvaient manquer de faire naître la jeunesse et la beauté du gentilhomme ; en outre, en même temps que le chevalier tombait à la renverse sous la balle de Quirino, s'écroulaient tous les plans féériques, tous les ambitieux projets, tous les brillants rêves d'avenir si laborieusement échafaudés par la gitane.

En voilà bien assez, ce nous semble, pour expli-

quer son désespoir et sa maladie, et pour donner toute vraisemblance à son délire.

Aussitôt qu'elle fut en état de supporter les fatigues d'un long et sérieux entretien, son frère vint la trouver dans sa cabine, s'enferma avec elle, et, parlant tout bas de crainte d'être entendu par quelque oreille indiscrete aux aguets derrière une cloison trop mince, il lui raconta d'une façon à peu près conforme à la vérité la scène du duel entre Tancredi et Quirino.

Nous disons : à peu près conforme à la vérité, parce qu'il eut soin d'amplifier notablement les expressions échappées à la colère du gentilhomme, quand il avait appris de la bouche de l'Indien ce qu'étaient en réalité Morales et Carmen.

"Bref, ma pauvre sœur, conclut le gitano en terminant, tu pouvais regarder ton mari comme perdu pour toi, et la scandaleuse et éclatante rupture de ton mariage aurait été l'infailible résultat des confidences haineuses de ce misérable Quirino. Entre-nous, j'aime mieux te voir la veuve du chevalier de Najac, puisque son union brisée par l'Église aurait anéanti tous tes droits passés et présents..."

Carmen ne répondit que par des larmes abondantes, mais, au fond, Morales avait bien jugé sa sœur. Dans son chagrin (car elle ressentait un chagrin réel, malgré la froideur de son âme et la sécheresse de son cœur), ce fut pour elle une notable consolation de se dire que Tancredi vivant n'en aurait pas été moins perdu pour elle, et que très certainement elle gagnait quelque chose à sa mort.

Hâtons nous d'ajouter qu'elle ne laissa voir à personne (pas même à Morales), ce qui s'était passé en elle, et qu'en jouant plus que jamais la comédie du désespoir, ce talent hors ligne dont nous lui avons vu déjà donné plus d'une preuve ne se démentit pas.

Pendant la convalescence de Carmen une liaison intime s'était formée entre cette dernière et la fille de don José. Cette liaison se resserra de plus en plus lorsque la jeune veuve du chevalier de Najac put quitter son lit et sa cabine ; elle devint alors l'inséparable compagne d'Annunziata, et toutes deux, vêtues l'une comme l'autre de longs vêtements de deuil, passèrent ensemble leurs journées entières dans le petit salon de la Havanaise, et leurs soirées sous la tente dressée par les ordres du capitaine sur le gaillard d'arrière pour les deux tristes passagères.

L'intimité, surtout lorsqu'elle existe entre de jeunes femmes, se montre volontiers avide de confidences.

Annunziata voulut connaître jusque dans ses moindres incidents le passé de son amie.

Carmen ne se fit point prier. Elle raconta non pas son histoire, mais un long roman plein de péripéties attachantes, et qui faisait le plus grand honneur, sinon à sa véracité, du moins à son imagination.

Nous nous abstiendrons de reproduire ce roman, qui ne serait qu'un long hors d'œuvre parfaitement inutile dans notre récit.

Annunziata, sollicitée à son tour de récompenser la confiance de sa compagne par une confiance pareille, répondit aux mentueuses confidences qu'elle venait de recevoir par le touchant récit de tous les faits qui remplissent une grande partie des premiers chapitres de ce roman.

Elle dit la tendre et profonde affection de son père et de Philippe Le Vaillant, les preuves héroïques de dévouement que les deux amis s'étaient données tant de fois ; elle dit la ruine ignorée de José Rovero ; la longue maladie inconnue de tous, et terminée par une mort imprévue et terrible comme un coup de foudre ; elle lut enfin à Carmen l'admirable lettre de don José à Philippe, et la sublime réponse de Philippe à don José.

En répétant tous haut ces pages que nos lecteurs connaissent, Annunziata pleurait, et Carmen pleurait en l'écoutant.

Mais, tandis que les larmes qui semblaient sincères inondaient son visage et roulaient comme des colliers de perles dont on vient de briser le fil, sur son sein violemment soulevé par une émotion de commande, la gitane murmurait tout bas :

"Étrange enfant ! elle va rejoindre en France un fiancé jeune et beau, et riche d'une fortune

royale !... et elle se plaint de sa destinée !... et elle se trouve malheureuse !... Que dirai-je donc, moi ! moi dont tous les projets avortent, dont tous les plans échouent, dont toutes les espérances font naufrage !... Que dirai-je donc ! Ah ! que ne suis-je à la place de cette enfant !... Mon cœur se gonfle d'amertume à la pensée de tout ce bonheur qui lui est promis et qu'elle méconnaît !... C'est plus que du dédain que m'inspire cette Annunziata insensée qui pleure et qui se lamente en face d'un splendide avenir !... C'est du mépris, c'est de la haine ! Ses larmes sont une insulte pour moi... Son prétendu malheur a l'air de me railler !..."

Et comme la jeune fille se jetait en ce moment sur le sein de Carmen en balbutiant :

"Oh ! vous m'aimez !... votre cœur sait comprendre tout ce que le mien doit souffrir !" Carmen la pressa dans ses bras avec une sorte de passion et ne lui répondit que par des baisers.

Touchante réponse, qui parut plus éloquentes que les plus belles paroles du monde à la fille de don José !

Tandis qu'Annunziata se laissait prendre sans défiance à toutes les protestations hypocrites, à toutes les comédies de tendresse de l'ex-baladine, le gitano, ou plutôt le señor don Guzman Morales y Tulipano, combattait de son mieux l'inévitable ennui d'une longue traversée sur un navire où les passagers faisaient absolument défaut.

Malgré sa position brillante de grand seigneur espagnol et ne riche propriétaire, il daignait frayer sur le pied d'une égalité parfaite avec le capitaine Mathurin Lemonnier, lequel, hâtons nous de le proclamer, appréciait convenablement l'honneur insigne que lui faisait don Guzman en l'admettant dans son illustre familiarité.

Morales et Mathurin prenaient leurs repas ensemble, car Annunziata et Carmen se faisaient servir dans le petit salon de la Havanaise en ne permettant à personne de venir troubler leur tête-à-tête.

Très gourmand de sa nature, et fort expert en fait de cuisine (comme presque tous ses pareils qui de tout temps ont conservé le secret de certains mets d'une saveur inouïe, de certaines sauces pimentées, inconnues aux simples mortels, et dont les derniers descendants de leur race ont transmis les arcanes à mon cher Alexandre Dumas lors de son voyage en Espagne), le gitano poussait la condescendance jusqu'à donner divers conseils au maître coq du navire ; parfois même il lui faisait élaborer sous ses yeux quelques compositions culinaires, dignes d'être servies sur la table des têtes les plus couronnées de l'Europe entière.

A suivre

FRAIS ET VIGoureux

Par une belle matinée et sur une belle route, qu'y a-t-il de plus fortifiant qu'une promenade en bicyclette ? Mais lorsqu'il s'agit d'un concours de courses, la suggestion de M. George Philips, secrétaire du Leinster Cycling Club de Dublin, Irlande est de circonstance : "J'ai trouvé dans l'Hotel Saint Jacob un remède précieux contre les efforts et les entorses, et plusieurs membres du club partagent ma manière de voir." On devrait se mettre cela dans la tête.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7288.

Le docteur X. . . . , qui est très ambiteux, disait dans une réunion :
— Enfin, je trouve qu'on est ingrat envers les médecins. C'est à peine si, de temps en temps, on élève un monument pour perpétuer la mémoire de l'un d'eux.

— Oh ! docteur, réplique quelqu'un mais tous les cimetières en sont pleins !

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

SANS PAREIL

Il est très peu de personnes qui n'éprouvent plus ou moins de difficulté à cracher les humeurs phlegmatiques ou les matières impures provenant du sang, qui obstruent les passages de la respiration et les glandes des bronches. L'accumulation de ces matières amène l'éclosion des tubercules, la phthisie, et le patient endure de poignantes douleurs jusqu'à ce qu'il soit débarrassé de la vie. Quelques cuillerées de *Vin à la Créosote de Hébré* du Dr Ed. Morin, détacheront les matières impures, ce qui permettra au malade de les cracher à l'aise. Tous ceux qui souffrent de la Toux, des Bronches, de pression de la poitrine, d'inflammation des poumons, etc., devraient l'employer, et si la toux persiste, en prendre régulièrement quatre fois par jour et suivant la direction. Demandez ce remède à votre pharmacien.

M Félix Sauvageau, entrepreneur-mécanicien, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :
"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisait ordinairement la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈREBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

MAISON BLANCHE
65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas.
Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

A. BONNIN & G. MANN
Ingénieurs Civils et Architectes

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846
EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

UN ingénieur-chimiste-analyste, au courant des mines, des industries et de l'agriculture, accepterait un emploi sans difficultés pour le pays où il faudrait résider. Bonnes références. S'adresser à Z., bureau du journal.

UN agriculteur au courant de l'incubation artificielle et l'élevage des volailles, demande une situation. S'adresser à L. M., bureau du journal.

ON demande de l'amiante non travaillée (rude). Adresser échantillons, 1 livre environ, prix, quantités disponibles, lieux de livraison, conditions de vente et de paiement à A. L. Tourchot, 120, rue Chapel, Ottawa, Ont.

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. *s11.45 a.m., 4.15 p.m.
Portland, Boston,—s9.00 a.m., *s8.15 p.m.
Toronto—s9.20 a.m., *s8.45 p.m.
Déroit, Chicago, etc.—*s8.45 p.m.
Ste-Anne, Vaudreuil, Rigault, 5.10 p.m.
S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., *s11.45 a.m.
St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m. s7 50 p.m.
Waterloo 9 00 a. m. 5.40 p. m.
St-Hyacinthe, Drummondville, Sorel, 4.00 p. m.
Newport, s9.00 a.m., 5.40 p.m., *s8.15 p.m.
Halifax, N.S., St-Jean, N.B. etc., s7.50 p.m.
De la Gare du carré Dalhousie :
Québec, 8.25 a.m., s3.30 p.m. et s10.00 p.m.
Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
Ottawa, s8.50 a.m., 4.40 p.m. s8.40 p.m.
Winnipeg et Vancouver, s8.40 p.m.
Lachute, St-Andrews, e. c. 8.50 a. m. 4.40 p. m.
St-Lin, St-Eustache 5.30 p. m.
St-Jérôme, 8 50 p. m., 5.30 p. m.
St-Rose et Ste-Thérèse—8 50 a. m., 3. p. m. 4.40 p. m. 5.30 p. m. p. m.—Samedi 1.30 p. m. au lieu de 3 p. m.
† Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. s Chars-palais et chars-dortoirs. r Les trains laissent Montréal les samedis ne font point connection s Dimanches seulement.

EMILE TRUDEL, EMILE DEMERS
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel
Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de plâté, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

LADIES

AUX DAME'S.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (soellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les chevaux toute préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
125 rue St-Laurent

Le Musée des Familles, publication bimensuelle très Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs. Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave 15 rue, uf cot, Paris (France)

Scientific American Agency for
PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the
Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.
Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250 00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12 00 à \$200.00. Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE
1551, RUE STE-CATHERINE
(3ème porte de la rue St-André)
Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Elixir Resineux Pectoral



MARQUE DE COMMERCE.

Voulez-vous ne plus tousser ? Faites usage de l'Elixir Resineux Pectoral, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Poumons. De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation. A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :
Montréal, 27 mars 1889.
Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.
N. FAFARD, M. D.
Professeur de chimie à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.
L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

TIRAGES EN JANVIER 1892 7 et 20
3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 . . . 11 Billets pour \$10
Demandez les circulaires à
S. E. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué

L.S.L.

COMPAGNIE DE LA LOTERIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1892
Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La. Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. J. Emery
Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses
R. M. Walmesley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.
MARDI 9 FEVRIER 1892

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1 000 sont.....	25 000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS:
Billets complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5 ; Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 56 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout
IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyé nos correspondants.
Adressez :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS,

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible
Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ÉTAT.
Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGEES à lui adressées.
N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1892.
La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année qui nous est désignée.

"German Syrup"

REMÈDE POUR LES MAUX DE GORGE etc. Ceux qui ne se sont pas servi du Sirop Allemand de Boschee pour des maux de gorge, etc., avancés, ne peuvent apprécier ce médicament à sa juste valeur. Les sensations délicieuses de bien-être sont des joies inconnues à ceux qui ne se servent pas du Sirop Allemand. Ce sirop méprise les guérisons faciles. L'eau et le sucre peuvent procurer du soulagement à la gorge et arrêter les picotements dans la rate pour quelques temps. Voilà ce que peuvent opérer les médecines ordinaires pour la toux. Le Sirop Allemand de Boschee est une spécialité pour les maladies de la gorge et des poumons. Lorsque vous avez souffert pendant plusieurs années de douleurs de toux, de la perte de la voix, de crachements, d'hémorragie, de faiblesse, quand vous avez suivi toutes les prescriptions et tous les avis des médecins sans autre résultat que le désespoir, quand vous voyez arriver la mort, alors servez-vous du Sirop Allemand. Vous serez guéris. Vous vivrez si vous vous en servez. [15]

MAISONS RECOMMANDÉES

HOTEL JACQUES-CARTIER
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Éleveur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
Architecte et Mesureur
897, RUE ST-CATHERINE
Entre les rues Delormier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1^{er} de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 14, rue Soufflot, Paris (France).

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

No 34.—SURPRISE

Quelle différence y a-t-il entre la Dame Blanche et les affaires des autres ?

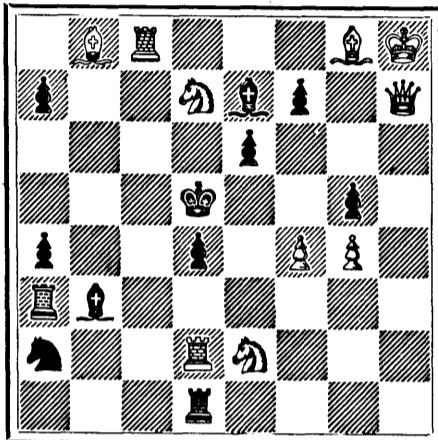
No. 35.—CHARADE

Le premier, oiseau, vole,
Le deuxième, oiseau, vole,
Et l'entier, oiseau vole.

No 22.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. A. F. MACKENZIE

Noirs—12 pièces



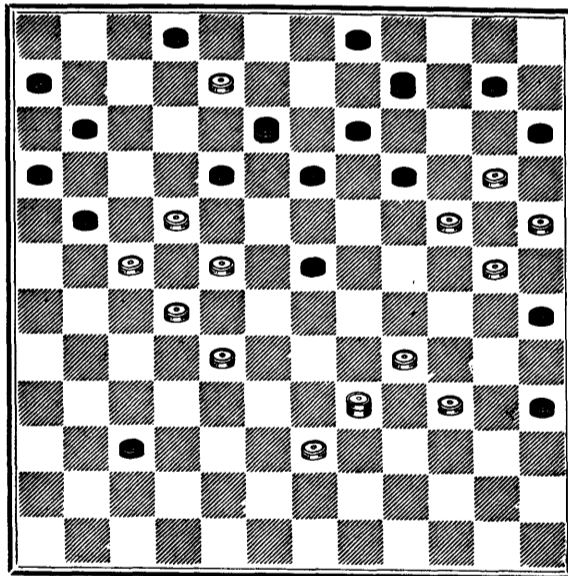
Blancs—10 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 22.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Thaddée Brunet, fils, Lachine

Noirs—18 pièces



Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO 21 SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS NO 21

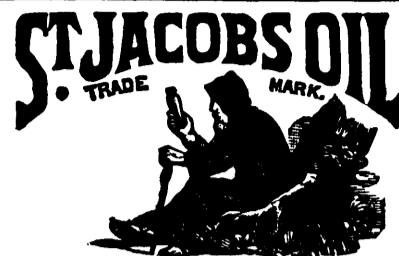
Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
51 à 45	44 à 16	1 F pr P	1 Ad libitum
54 à 48	42 à 53	2 R 6 F	2 P 4 C
19 à 13	8 à 19	3 C 5 F, F 2 F, C 3 R, mat.	
45 à 38	16 à 44		
62 à 56	49 à 61		
35 à 29	23 à 36		
20 à 13	17 à 25		
26 à 10	13 à 8		

10 à 5 partie gagnée
Pour obtenir la solution de l'auteur de ce problème, il faut transposer le pion noir de la case 52 à la case 47. Mais dans l'une ou l'autre position, le problème a une double solution commençant par 22 à 15 suivi de 62, 56 et 20 à 14.

SOLUTIONS.—No 32. Le mot est : Amie ; No 33 : Le voyageur se trouve entre Trente et Caren-tan.

Solutions justes des jeux d'esprit.—J. Arthur Trépanier, Montréal ; Mlle Adélaïde Soucy, Philadelphie ; Sam, L'imouski ; Mlle Fabiola R., Ottawa ; R. A. DesRoches-brunes, St-Joseph, Beauce ; Delle Eugénie Hudon, Sherbrook.

Solutions justes du problème de Dames No 21.—F. Vermette, N. Roy, Montréal.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉVRALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYE AND ON THIS **"THE DOLLAR" KNITTING MACHINE**
Ask your sewing machine ag't. for it, or send a 3ct. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR \$2. SEND to CREELMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local ; et jusqu'à ce que la Salsepareille d'Ayer eût effectué son travail, comme Altératif et Épurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prit de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison," écrit Mme. M. M. Lewis, de A. st., Lowell, Mass. "La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit : "Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je pris de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement."

Quand Mme. Genevra Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer l'

Ayer's Sarsaparilla.
Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix \$1 ; six flacons, \$5. Valant \$5 le flacon.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

Grand vente à bon marché du mois de Janvier

LISEZ AVEC ATTENTION

10 à 75 par cent d'escompte sur le stock général

67 PAR CENT

Dentelles orientales, béres, cafés, etc., à 1c, 1½c, 2c, 2½c, 3½c, 4c, 5½c, 6c, 6½c, 8½c, 10c, la verge.

75 PAR CENT

Rubans.—Un grand lot de Rubans assortis de qualités, couleurs et largeurs à 1c, 2, 3c, 4c, 5c, la verge.

MOITIE PRIX

Tidies valant 40c, 60c, 75c, \$1.25 vendus 33c chaque.

JOHN MURPHY & CIE

Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour PORT JACQUES, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un quelconque des agents de la Cie. WM. EDGAR, L. J. SEAGUEANT, Ag. gén. des Pas. Direc. Général.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes, Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (35 cents).

ALFRED LIMOGES Saint Eustache, P.Q.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$3,091,983 87
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 80

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. BOUTE & Co., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

97300

Ceux qui souffrent de LA GRIPPE trouveront la force et une nourriture stimulante dans l'usage de

JOHNSTON'S FLUID BEEF

J.P. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre
Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.

97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



LES TORTURES CORPORELLES
Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

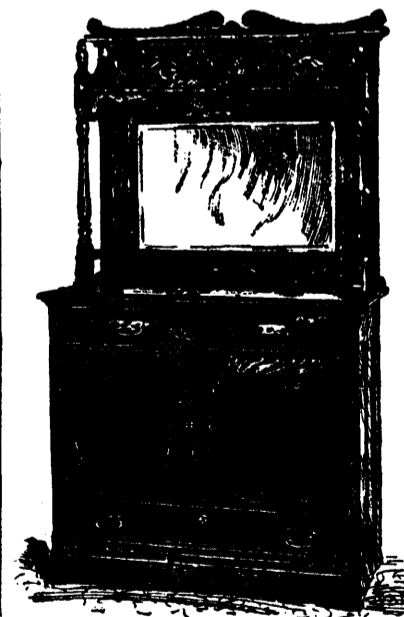
Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
Beware of Imitations.
NOTICE AUTOGRAPH OF THE GENUINE HARTSHORN
Insist upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.

COOKS FRIEND BAKING POWDER.

DE W. D. McLAREN
Est la plus économique
RENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHÊNE
seulement \$32.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Young & Co., 250 St. James St., Montreal, P.Q.

HAZELTON PIANOS.
LE CHOIX DES ARTICES

Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin

L. N. PRATTE
1676
NOTRE DAME MONTREAL

Seul importateur des Pianos
Hazelton, Krain. h et Bach, Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes, Peloubet et Dominion.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à GEO. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., New-York.

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du Book for Advertisers, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soigneuse compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonces.— Adresse : ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.



C. ALFRED CHOUILLOU, Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

PRENEZ LE REMÈDE DU DR SEY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : \$1.00

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes les phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs redoutables maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez vite à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (60c. ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE